

# **Salah Khelifa**

## **CALAME DU CALIFE(4)**

**SOUVENANCE VI,CONTES,NOUVELLES,  
POÈMES MYSTIQUES**

**LE BARCIDE**



**AU NOM D'ALLAH LE MISÉRICORDEUR, LE MISÉRICORDIEUX**



**Préambule.....**

**CONTES ET NOUVELLES .....**

**Le Cavalier de la Steppe.....**

**Les Cannibales.....**

**Le Grand Voyage du Chamelier.....**

**Histoire simple d'un Soufi.....**

**Les Disciples des Souassi .....**

**Le Beau Fils du Omda .....**

**CHANTS.....**

**Chant de Serviteur (I).....**

**Le Sage (I).....**

**Le Fou de Leïla.....**

**La Folle de Qaïs.....**

**Le Sage (II).....**

**Le Calife d'Allah.....**

**Chant d'Amour.....**

**Satisfaction.....**

**Le Rêve de l'Oiseau.....**

**Le Pèlerin .....**

**LeMendiantarrogant.....**

**Les Convives .....**

**La Cité idolâtre (I) .....**

**La Cité idolâtre (I).....**

**L'Infidèle.....**

**L'Amoureux.....**

**La Perte de la Souvenance.....**

**POÈMES MYSTIQUES.....**

**Je sifflai ce matin .....**  
**Le vent doux du matin.....**  
**Allah ! Seigneur des cieux.....**  
**Voici mon cœur.....**  
**Je veux marcher ce soir .....**  
**Le Nom Noble.....**  
**J'ai pleuré .....**  
**J'ai quitté ma patrie.....**  
**L'homme fort.....**  
**Le cadi de l'amour.....**  
**Partout j'entends des voix.....**  
**Ali et Fatima .....**  
**À la place enfiévrée.....**

## **PRÉAMBULE**

L'humanité tout entière est embarquée dans un bateau fou qui vogue au gré des ouragans nés du matérialisme effréné.

La soif d'amasser toujours des richesses, d'occuper le terroir du voisin par la force des baïonnettes nous conduit inéluctablement vers un 3<sup>ème</sup> cataclysme mondial car la soif d'acquérir et de conquérir de nouveaux privilèges matériels s'est emparée de presque tout le genre humain.

Nous vivons une réelle folie collective : nous sommes tous plus ou moins gagnés par la fièvre de nous ruer sur nos voisins afin de les déposséder et d'assurer ainsi pour nous-mêmes et pour nos descendants un avenir sûr et sans aléas mais grande est notre myopie et léger notre raisonnement ; pour s'en convaincre, il suffit de jeter un regard sur l'histoire contemporaine et actuelle de l'humanité : guerres de toutes natures, famines endémiques et chroniques, pollutions inquiétantes, déséquilibre écologique... les gâchis sont inouïs, inimaginables, hors de proportions.

Le bateau fou qui transporte toute l'humanité est de plus en plus ballotté par des ouragans frappés eux aussi par une folie incurable car ni le rationalisme aride et étouffant, ni le scientisme dévoyé n'ont pu avoir raison de cette folie générale qui s'empare aveuglément de l'humanité tout entière ; c'est qu'en réalité, l'amour des richesses

matérielles est si effréné, si démesuré qu'il est devenu quasi impossible de le modérer, de l'apaiser ; bien au contraire, le rationalisme et le scientisme (qui s'est ensuivi) n'ont fait qu'attiser les flammes de cet amour psychopathique devenu sanguinaire.

Nous disons qu'il est grand temps de restituer à l'homme ses véritables dimensions. Trop longtemps réduit à un animal pensant, un animal doué de raison raisonnante, l'homme s'en est naïvement énorgueilli ; cet homme oublie malheureusement qu'une autre faculté, non moins importante, si ce n'est plus précieuse, le caractérise et le distingue des animaux : la faculté de percevoir le divin, de pressentir le divin. C'est cette dimension fondamentale que l'homme se doit de récupérer ; elle guérira à coup sûr l'humanité de sa folie à la puissance trois : matérialiste, rationaliste et scientiste.

La perception du divin ne doit en aucun cas conduire l'homme vers le chemin du fanatisme religieux ; c'est être plus divin que Dieu Lui-Même que de retourner à ces âges médiévaux et de vouloir trucider son prochain au nom de la Religion.

« Nul n'a le droit de contraindre autrui à embrasser la Religion, affirme le Coran sans ambages. »

La perception du divin signifie simplement pour nous retrouver et réhabiliter la place du cœur qui est le miroir du Regard Divin.

Réconcilié ainsi avec lui-même, avec le macrocosme dans lequel il est condamné à vivre et à mourir, l'homme ne courrait plus à sa perte ni à sa perdition.

Nous ne saurions jamais assez insister sur la nécessité de replacer l'homme dans son contexte apirituel, faute de quoi cet animal pensant ira irrémédiablement à sa disparition. Peu de gens savent que la Religion islamique est fondée sur 3 piliers :

-La foi (al-Imân),

-La soumission (al-Islâm) à Dieu,

-Le perfectionnement de l'Adoration ou la perfection de l'Agir (comme disent d'autres penseurs) (al-Ihsân) qui consiste à adorer Dieu comme si tu Le voyais car si tu ne Le vois pas, en revanche Lui te voit.

Les mystiques de l'islam, appelés soufis, tout en observant scrupuleusement la Loi, insistent sur le 3<sup>ème</sup> pilier sans lequel la Religion serait tronquée, déformée et aliénée car si le fidèle fait table rase de l'hsân il sera certainement un mauvais serviteur de Dieu ; il doit éprouver en effet le sentiment puissant qu'il est sans cesse exposé au Regard Divin qui le scrute jusqu'au plus profond de son secret. Pour peu qu'il perde ce sentiment, ne serait-ce qu'un laps de temps très bref et fugurant, il dévie inévitablement du Chemin Droit.

Un soufi ne met jamais la main sur ce qui ne lui appartient pas légitimement ni même son regard ; il sait mieux que les autres qu'il ne doit pas diffamer son prochain et encore moins le calomnier ; quant à tuer un

homme qui ne présente aucune menace pour sa vie, voilà une idée qui ne l'effleure même pas. Tout en observant donc les préceptes de la Religion, il essaie d'aimer la création, toute la création qui est l'œuvre du Seigneur conçue selon Sa Science, Sa Volonté et Son Décret.

Pour parvenir à cet état d'amour cosmique, il faut d'abord aimer le Seigneur en se conformant strictement à Sa Loi ; le soufi doit ensuite livrer une lutte sans merci à ses ennemis internes qui sont les plus dangereux (égoïsme, orgueil, vanité, envie, concupiscence, hypocrisie, cupidité...)

Il est facile et même très aisé de parler, de propager les idéaux de la Religion, au besoin par la force des baïonnettes mais que peut dispenser quelqu'un à autrui s'il n'a pas préalablement procédé au polissage de son cœur gangréné par ses ennemis endogènes ?

Un fidèle de cet acabit a beau proclamer de bonne foi son intention et sa volonté d'instaurer l'ordre divin dans le monde, eh bien ! il n'y apportera bien au contraire que gabegie et chaos, la gabegie et le chaos qu'il n'a pas réussi ou pu ou voulu extirper de son égo.

Le soufi conscient de ses tares foncières s'emploie à y remédier, il ne vous parlera donc jamais de combattre telle ou telle personne ou groupe de personnes mécréantes ou corrompues ; il vous entretiendra de sa propre mécréance, de son associationnisme subtil et sournois. Il s'accuse de

ne pas aimer convenablement le Seigneur et encore moins Ses créatures. Il vous entretiendra de l'amour que l'on doit nourrir pour tous.

Nous comprenons aisément que les partisans de la violence ne portent pas les soufis dans leur cœur ; mais cela est une autre histoire.

Dans ce préambule nous voulons simplement insister sur le fait que le soufisme représente la facette occultée mais réelle d'un islam prônant l'Amour, un amour triangulaire entre l'homme doué de raison et de faculté spirituelle, son Seigneur et la création entière.

El-Menzah VII, café Lobna, le 21 novembre 1987



## **CONTES ET NOUVELLES**



## LE CAVALIER DE LA STEPPE ET LA RECHERCHE D'EAU VIVE

(PARABOLE)

Le cavalier arrêta son alezan ; les naseaux de sa monture fumaient et son encolure s'agitait fiévreusement. C'était la canicule. Harassé, l'homme attacha sa bête à un agave jauni et s'étendit à l'ombre embrasée d'un arbre rabougri. La chaleur le suffoquait; il avait faim, il avait soif, il ne put faire un somme...Devant lui, rien que la steppe, l'immense steppe brûlante sur laquelle, comme étourdis par le sirocco, se dressaient mollement, de loin en loin, des jujubiers fantômes, des aloès faméliques ou des cactus châtrés.

Le soleil déclinait et ses dards s'émoussaient. Le cavalier rongea son frein ; il se releva soudain prestement, détacha son pur-sang, l'enfourcha et continua sa route. Il chevauchait depuis six jours ; depuis six jours, il était à la recherche de la source d'eau vive.

Le cueilleur d'alfa lui jura solennellement que la steppe était aussi assoiffée que les sables dévorants du Grand Erg là-bas où s'embrassent ciel et terre dans le Grand Sud. « Ô ! cavalier, retourne chez toi et ne perds plus ton temps ! pas la moindre goutte d'eau vive ne sourd de notre steppe. »

« Tu serais assurément plus sage de chercher à cueillir la pomme punique briguée par tous les vieux de la contrée ; la source d'eau vive n'est plus car elle est tarie, hélas !

Depuis sept mille lunes elle n'est plus. Ma pauvre grand-mère tout ankylosée par la rouille des années me l'a souvent affirmé ; ma grand-mère ignore les menteries et je prends Dieu à témoin que cette source tarie est maintenant envahie par des figuiers de Barbarie ; j'en témoigne ; aie foi dans ce que je dis ! » Voilà ce qu'affirmait gravement le chasseur de gazelles.

Le cavalier passa près d'un glaneur de jujubes. Le glaneur de jujubes se dressa de toute sa taille ; il était maigre ; son visage hâve et basané par le soleil exprimait l'assurance d'un homme qui connaissait son eau-mère : « Ô ! cavalier étranger, de l'eau tu trouveras certes, mais ce ne sont que des aigues-mortes infestées d'anophèles porteurs de fièvre bédouine ; garde-toi de t'en approcher ; les piqûres de ces moustiques sont mortelles ; au contact de ces eaux malignes plus d'un étranger ont goûté au trépas. »

Les trois hommes connaissaient la steppe comme leur gourbi ; toutefois le cavalier n'eut cure de leurs affirmations ; sur son cheval léger comme le vent, bien que moulu, il s'avançait obstinément. Au loin, il aperçut un homme hirsute aux cheveux ébouriffés par l'haleine encore chaude de la steppe ; l'homme était accroupi à l'entrée d'une grotte ; ce devait être un ascète, se dit le cavalier. Un peu moins loin, à la lisière de la nappe d'alfa qui s'étendait à perte de vue, un promeneur solitaire portait délicatement des fleurs d'acacias ; il évoluait lentement, l'air profondément méditatif ; ce devait être un-sage... Sans leur adresser la parole, de la main le cavalier les salua tous les deux ; son alezan galopait toujours...

C'était le crépuscule, l'heure où le muezzin, du haut du minaret du village numide, lançait l'appel à la prière de sa voix grave et virile. Le cavalier en était à sa septième journée de cavalcade. Ce jour-là, il fit prendre à son cheval une sente muletière qui gravissait un djebel escarpé ; arrivé à mi-chemin du versant, il lâcha la bride et sauta à terre. Ses pieds glissaient sur la rocaille ; des touffes d'épines le lacéraient ; il n'en prenait pas garde, tant il était fourbu. À peine s'était-il étendu sous un caroubier centenaire qu'un bruit familier le fit tressaillir. Il eût juré que ce bruit l'avait toujours bercé. Il retint son haleine, prêta l'oreille, aiguisa son ouïe et se pétrifia ; il reconnut alors le susurrement de l'eau vive. D'un bond nerveux il se releva et suivit la source du bruit. Quelle ne fut sa joie lorsqu'au bout de quelques minutes, d'une anfractuosité, il vit sourdre la source d'eau fraîche et vive pour laquelle il abandonna précisément femme et enfants. Il ne sut que faire et resta un moment comme hébété ; puis il courut chercher son alezan et l'y abreuva ; c'est alors qu'à son tour il put étancher sa soif avant de remplir son outre efflanquée de peau de bouc. Peu de temps après, profondément bercé par la musique voluptueuse de l'eau, il s'endormit sous le grand caroubier esseulé de la steppe.

Le lendemain, il dévala allègrement le flanc du djebel ; il marchait à côté de son cheval tout en fredonnant une vieille berceuse qui lui rappelait son enfance citadine. Tout à coup, un spectacle étrange s'offrit à lui ; il écarquilla les yeux, se frotta fébrilement les oreilles, se ressaisit, arrêta son souffle, s'arrêta : c'était bien le cueilleur d'alfa, le chasseur de gazelles et le glaneur de jujubes qui devisaient volublement ; non loin d'eux, sur des bottes d'alfa jetées à

la diable s'ébattaient avec délicatesse leurs chèvres et leurs gazelles entravées. À quelques coudées des trois compères préoccupés se tenaient l'ascète et le sage ; tous deux restaient muets.

Le cavalier sortit de son hébétude ; d'une voix sûre, mesurée, grave, enflammée et enthousiaste il s'adressa aux trois hommes: « Quoi que vous m'avez dit, j'ai découvert quand même la source d'eau vive ; tenez ! elle coule du versant de ce djebel là-bas. »

« Ah çà ! fulmina le cueilleur d'alfa, qu'on bâillonne ce cavalier effronté ! qu'on étouffe la voix de ce trublion ! »  
Que n'as-tu creusé un abreuvoir en contrebas de la montagne ! enchaîna le chasseur ; les troupeaux de gazelles viendraient ainsi s'y désaltérer et je pourrais les attraper sans trop me fatiguer les jarrets. »

« Je veux bien te croire, entonna le glaneur de jujubes, mais comment saurai-je si l'eau de cette source est douce pour les jujubiers ? Ô cavalier étranger, que n'as-tu brassé les entrailles de la montagne et palpé ses roches souterraines ; peu m'importe cette eau puisque j'ignore les poches qui l'expriment et les nappes invisibles d'où elle jaillit. Cavalier ! Cavalier ! tes propos sont vains et vaine est ta trouvaille. »

L'ascète s'enfonçait toujours dans son mutisme lapidaire. Figé, il regardait autour de lui et semblait transporté à une distance de sept cents jets d'arc ; tel un possédé, il s'élança soudain vers la source.

Le sage ne put contenir trop longtemps son dépit ; on voyait son teint virer de couleur ; le sage était rubicond, le

voilà sombre et il parla : « Ô cueilleur d'alfa, est-ce pour avoir été démenti que tu veux bâillonner ce cavalier ? L'eau fraîche et vive qu'il vient de t'indiquer ne se volatisera pas pour autant ; que tu le veuilles ou que tu le refuses, elle est là, malgré toi et toi, ô chasseur de gazelles, n'affirmais-tu pas que la source était tarie depuis sept mille lunes ? Ah çà ! tu viens maintenant exiger du cavalier qu'il aménage un abreuvoir pour toi et tes gazelles. Quant à toi, glaneur de jujubes, veux-tu sincèrement arroser tes jujubiers d'eau qui ne sourde pas de nappes sournaises ? Eh bien ! un autre que le cavalier pourrait bien brasser les entrailles des roches souterraines, les palper et les triturer ; il n'est point juste de chercher à étouffer la voix du cavalier. »

Le sage s'en alla en marmonnant : « Ils sont curieux ces gens de la steppe ; ils nient une réalité certaine mais quand cette réalité est exhumée, révélée et mise au grand jour, ils sont contrariés et voilà que les uns cherchent à la réinhumer et que les autres à l'escamoter ; ils blâment, s'emportent, vitupèrent à qui mieux mieux, font montre de sévérité factice espérant mieux ainsi cacher leur ignorance... Ils sont bizarres les gens de la steppe ; en vérité, ils sont bizarres... »

El-Menzah VII, café Latîf, le 26 avril 1985



## LES CANNIBALES

La cité était cloîtrée derrière ses remparts séculaires ; tous les hommes s'agitaient avec frénésie. Le haut minaret gracile dominait le tumulte assourdissant de la cité assiégée. Dans les ruelles lugubres erraient les hommes comme des fantômes.

Le haut minaret bâti par les ancêtres semblait seul défier les assaillants venus du pays lointain où l'on se repaissait aussi de la chair d'hommes.

Dans la ville assiégée, bien avant qu'elle fût assiégée, les gens avaient peu à peu appris à être cannibales ; le siège qui durait encore en fit des monstres et les pères dévorèrent leurs fils et les mères leurs filles.

Des hurlements intermittents se faisaient entendre dans la cité assaillie, de longs cris vite étouffés, des cris de bêtes traquées... et des volutes d'odeur de chair humaine fraîchement dépecée montaient pour envelopper la cité.

Depuis vingt et une lunes étaient verrouillés les lourds portails de la cité. Au-dehors attendaient les assaillants sous leurs tentes de poils de chameaux. Ils étaient venus du pays où l'on mangeait de la chair humaine. Dans leur pays lointain enveloppé par des nuages de feu ne chantaient pas les oiseaux ; il n'y avait point d'oiseaux ni les fleurs n'embaumaient les champs ; il n'y avait point de fleurs. Leur pays était une immense contrée brûlée par des nuages de feu, des nuages qui n'apportaient jamais de

pluie. Les assaillants montaient de grands chevaux robustes qui ne broûtaient que des épines. Ces chevaux étaient si robustes qu'ils pouvaient vous transporter dans le pays où le soleil ne s'endort jamais ; ils pouvaient galoper mille lunes durant.

Les assaillants étaient de rudes cavaliers ; une odeur nauséabonde vous prenait à la gorge quand ces cavaliers vous parlaient ; leur sang était épais, si épais qu'il ne coulait pas si l'un d'entre eux venait à se blesser ; coriaces étaient leurs peaux et leurs cœurs plus durs que des rocs.

Dans la cité assiégée on n'entendait plus que des bruits confus, mélanges de plaintes, de cris, de pleurs et de gémissements de ceux qu'on égorgeait chaque jour. Des nuages bas et méchants glissaient sur ces clameurs comme pour les étouffer.

Les ruelles de la cité sombre et tortueuse baignaient dans des flaques de sang encore fumant et l'on n'y voyait plus aller et venir furtivement que des fantômes effrayants.

Les nuages bas et méchants, les nuages stériles s'étaient cloués sur le ciel de la cité comme pour y projeter sciemment leurs ombres sinistres. On eût dit qu'ils eussent cherché à cacher toutes les horreurs de la cité cannibale.

Le haut minaret gracile s'élevait et dominait pourtant les maisons basses aux murs aveugles. Il surplombait la mosquée et les souks blottis alentour.

Du haut minaret gracie, bâti par les ancêtres, combien de fois le vieux muezzin avait-il lancé ses appels à l'adoration du Bien-Aimé ? En vérité, en vérité, les gens de la cité avaient oublié la voix de leur vieux muezzin ; la voix du vieux muezzin en vérité, en vérité, se confondit avec les voix qu'on égorgeait chaque jour pour en manger la chair et en boire le sang.

En vérité, en vérité, seul un petit groupe d'hommes écoutait la voix du vieux muezzin et se rendait à la mosquée, mais les cannibales les guettaient toujours et égorgeaient ceux qu'ils pouvaient attraper. Aux abords de la mosquée, aux souks et dans les ruelles sombres et tortueuses guettaient toujours les cannibales. Les cannibales étaient partout et partout ils égorgeaient des enfants et des hommes au visage d'enfants.

La cité était couverte de nuages bas et méchants, de nuages porteurs de vents arides et suffocants. Les remparts crénelés et millénaires étaient si hauts qu'ils touchaient presque les nuages complices et comme épinglés dans le ciel.

Le petit groupe qui se rendait à la mosquée diminuait peu à peu, mais le muezzin et l'imam ne manquèrent jamais une seule prière. Les habitants de la cité cannibale étaient plus nombreux qu'une nuée de sauterelles, mais seuls l'imam et le muezzin et cinq fidèles se rendaient à la mosquée et ils devaient raser les murs de peur d'être appréhendés par les rôdeurs.

À la lumière vacillante et faible de cierges tenus par des mains tremblantes et fiévreuses, le petit groupe de fidèles ne se rendait plus à la mosquée que le soir. Dans le lieu sacré, ils se prosternaient furtivement derrière l'imam, face au mihrab. Le portail de la mosquée se refermait toujours doucement derrière eux et l'on éteignait alors la lumière vacillante et faible des cierges somnolents. On pouvait deviner dans les ténèbres épaisses de la salle de prières sept silhouettes s'incliner et se prosterner. Voix basses, imperceptibles, mouvements saccadés...

« La Paix soit sur vous ! La Paix soit sur vous ! » et tels des fantômes errants, le muezzin, l'imam et les fidèles sortaient de la mosquée aussi discrètement que lorsqu'ils y avaient pénétré ; de nouveau on refermait délicatement le vieux portail afin de ne pas rompre la somnolence des gardes.

Depuis longtemps, les cannibales avaient juré de dévorer le muezzin, l'imam et les cinq autres fidèles ; c'est pourquoi le muezzin de concert avec l'imam décida de ne plus appeler à l'adoration du Bien-Aimé, depuis le haut du minaret. Il fut entendu que le petit groupe se rendrait désormais à la mosquée au cœur de la nuit pour se prosterner devant le Seigneur des Cieux et de la Terre ; toutes les précautions devaient être prises car les cannibales avaient juré d'égorger le petit groupe de fidèles. Au conseil de la cité on avait solennellement juré d'étouffer pour toujours cette voix de muezzin et d'éteindre à tout jamais cette voix d'imam qui du haut du minbar déversait des prêches ignominieux.

Les jours passaient ; le petit groupe de fidèles se prosternait encore assidûment dans la mosquée ; avec humilité il adorait le Bien-Aimé ; mais arriva le jour fatidique ; à peine le portail de la mosquée avait-il grincé sur ses gonds que les fidèles se virent happés par une horde d'hommes aux mains fourchues. Ils maniaient de sinistres gourdins et l'on voyait fulgurer dans la nuit comme des rayons de soleil ; or depuis longtemps, le soleil avait déserté la cité ; les nuages bas et méchants qui baisaient les hauts remparts crénelés et millénaires, enveloppaient la cité de leurs ombres clouées sur les ruelles tortueuses et les terrasses des maisons aux murs orbes et tout dévers.

Sur le seuil de la mosquée fut immolé le petit groupe de fidèles ; on ne compta que cinq cadavres et l'on fut atterré de ne trouver ni l'imam ni le muezzin parmi les victimes.

Sur le seuil de la mosquée, aucune plainte, aucun gémissement ne jaillirent des gosiers des fidèles ligotés et couchés à terre. Les mangeurs d'hommes furent eux-mêmes consternés. Il faut dire qu'ils avaient appris à se délecter des hurlements macabres de leurs victimes.

Sur le seuil de la mosquée fut immolé le petit groupe des fidèles dans un silence lugubre et les cannibales furent réellement consternés ; tous virent dans ce silence un présage tragique pour eux et leur cité. Leurs cœurs se serrèrent et sur la bouche de certains se dessinèrent des rictus inquiétants.

Les nuages bas et méchants qui enlaçaient les remparts crénelés et millénaires s'épaissirent et noircirent encore ; les ombres qu'ils projetaient sur la cité et qui étaient comme clouées sur les ruelles tortueuses et les terrasses des maisons aux murs aveugles se mirent brusquement à danser, à danser des danses funèbres ; brusquement on entendit des crépitements nourris dont personne ne put détecter l'origine.

Sur le seuil de la mosquée noircit le sang du petit groupe des fidèles et dessina des figures étranges et terrifiantes. Les lettrés parmi les cannibales et ceux qui fréquentèrent le koultab lurent dans ces figures des signes menaçants et lourds de sens. Il en était même qui tremblèrent ; ils n'avaient jamais éprouvé d'émotions aussi violentes... Les crépitements obscurs comme venus d'un autre monde redoublèrent. Le ciel assombri s'obscurcit davantage ; les cannibales furent tous secoués de frissons ; chacun rentra chez lui.

Le lendemain dans la cité, on se réveilla en sursaut. Les vigiles montés sur les remparts soufflèrent violemment dans leurs cors. Ils annoncèrent l'avancée fougueuse d'une immense nappe de poussière en direction de la cité ; c'était une immense armée à coup sûr ; ordre fut alors donné de fermer les quatre portails commandant les accès de la cité et d'escalader les remparts crénelés et millénaires qui baignaient les nuages bas et méchants enveloppant la ville. Or quand l'immense nappe de poussière ne se trouva plus qu'à une distance de trois jets d'arc, les gardes surent avec

horreur qu'ils auraient à affronter les hommes rudes de ces régions lointaines où l'on se repaissait de chair humaine.

Les cavaliers endurcis montaient de grands chevaux robustes qui ne brouaient que des épines et qui pouvaient vous transporter dans le pays où ne dort le soleil jamais. Les cavaliers étaient invincibles et féroces ; cela horrifia les habitants de la cité qui fut bientôt assiégée. La horde puissante des cavaliers cannibales attendait que la cité s'abandonnât ; imperturbablement étendus à l'ombre de leurs tentes en poils de chameaux, les cavaliers étaient sûrs que la cité tomberait entre leurs mains armées de coutelas.

À l'intérieur des remparts, on s'entre-dévorait avec encore plus de cruauté... Puis les hurlements baissèrent peu à peu pour s'éteindre.

Les cavaliers se rapprochèrent des remparts crénelés et millénaires et les gardes ne bougèrent pas ; il n'y avait plus de gardes. Les cavaliers se rapprochèrent encore des remparts et défoncèrent les quatre portails ; personne ne résista dans la cité ; on y était exangue.

Quand la cité fut abandonnée par les cavaliers, elle baignait dans des oueds de sang et l'odeur de la chair humaine emplissait avec plus de ténacité toutes les ruelles tortueuses.

Des grappes de corbeaux tournoyaient au-dessus de la cité. Le haut minaret bâti par les ancêtres dominait toujours la mosquée et les souks alentour. D'une voix enrouée et usée, d'une voix éreintée mais qu'on devinait

belle le muezzin lança : « Allah est le plus grand ! Allah est le plus grand ! Il n'est de dieu si ce n'est Allah ! » L'imam sortit on ne sait d'où ; alors les deux fidèles, seuls survivants de la cité, se rendirent à la mosquée ; ils enjambaient des cadavres éventrés, des têtes tranchées, des membres brisés, jetés en travers des ruelles sombres et tortueuses...

Les grappes de corbeaux tournoyaient et croassaient toujours sur la ville assassine.

El-Menzah VII, le 29 novembre 1987

## **LE GRAND VOYAGE DU CHAMELIER TARGUI DANS LE DÉSERT**

Le chamelier targui Ali entrava sa chamelle à l'ombre d'un grand palmier dégingandé ; c'est que ce jour-là le sirocco brûlait toute l'oasis de son haleine épaisse et lourde ; de son four intarissable jaillissaient d'immenses colonnes de flammes âcres et noires, si âcres et si noires qu'on les prenait pour des fumées d'incendie.

Le chamelier targui savait que l'haleine du sirocco était porteuse de mort ; c'est pourquoi il entrava sa chamelle à l'orée de l'oasis et l'attacha au tronc du palmier séculaire. Malgré son accoutrement adapté à sa condition de grand nomade du désert, il respirait avec peine ; quand il tendait le bras, il n'en voyait pas le bout ; tout finit par se brouiller devant ses yeux imperceptibles ; sa bouche et son nez pourtant cachés par une voilette de tissu bleuâtre étaient assaillis par des nuées irrésistibles de grains de sable. Il n'en pouvait plus, il était exténué ; quoique bien racée, sa chamelle était incapable de marcher encore davantage ; elle aussi comme son maître était aveuglée par les offensives brutales que le sirocco menait contre les Touareg et les paisibles cultivateurs des oasis.

Le chamelier targui se recroquevilla, s'emmitouffla dans ses draps bleus de fins tissus de lin et s'adossa à sa chamelle accroupie ventre à terre. On eût dit qu'elle eût compris qu'il lui fallait se ratatiner afin d'être le moins léchée par les rafales de flammes âcres et noires que vomissait la gueule du sircoo tapi au cœur du Sahara, dans

un creux du Reg où, de l'avis de tous les nomades chameliers, il avait élu domicile depuis sept lunes.

Ali, le chamelier targui, était jeune. Son père qui avait écumé tout le désert lui avait souvent raconté qu'il était né le jour où le sirocco, ayant soufflé pendant sept nuits sans s'être reposé, avait enterré l'oasis minuscule nichée au bas de la hamada à sept jours de marche, au sud du Hoggar. Le jeune chamelier targui avait donc vingt et un ans car pour tous les Touareg de la contrée, l'invasion fatidique de l'oasis avait fait date.

Ali était ainsi à la fleur de l'âge, mais la date de sa naissance l'avait indélébilement marqué ; les grands nomades ne le montraient-ils pas du doigt et ne l'appelaient-ils pas le Fils-du-Sirocco- Funeste ?

Sombre et peu loquace, Ali, le chamelier targui, s'ingénia à prouver à tous ses contribuables qu'il ne méritait pas ce sobriquet. Il se montrait serviable, ne se mettait jamais en colère et traitait sa chamelle avec la plus grande délicatesse, non qu'il apprécîât sa sobriété et son endurance dans ces immensités désolées, mais parce qu'il voulait être généreux et prouver qu'il n'était pas le Fils-du-Sirocco-Funeste ; voilà tout.

Ali, le chamelier targui était donc sombre mais prêt à prêter main forte à quiconque le lui aurait demandé. Dans ces grandes étendues frappées de malédiction, nul ne se plaignait de lui en réalité. Comme tous les Touareg de son âge, il était mince et robuste ; son visage toujours caché ne

laissait transparâtre que deux yeux minuscules qui lançaient des regards tout chauds, furtifs et pétillants.

Quoique drapé dans ses longs vêtements, il était agile ; il suffisait de le voir enfourcher sa chamelle.

Les bouffées brûlantes qui s'échappaient de la gueule du sirocco tapi au cœur du Sahara dans un creux du Reg avaient tanné sa peau qui finit par perdre sa blancheur foncière.

Depuis une journée soufflait sur le Sahara le vent cuisant. Tout était noir et sinistre. Le sable tourbillonnait, puis s'élevait dans le ciel en convulsion. Épais et noir, le sable exécutait des valse ininterrompues, des valse de mort qui happaient tout chamelier pris sur leur piste.

Replié sur lui-même, Ali le Targui faisait corps avec sa chamelle ; peu à peu le sirocco perdit de sa fureur ; le Sahara redevint calme au crépuscule. Quelques mamelons de sable assagi s'étaient formés çà et là. Le soir était tombé. Ali, le chamelier secoua ses vêtements de fins tissus de lin, se frotta les yeux et, de ses doigts écartés en guise de peigne, tenta de démêler les poils de sa chamelle qui s'était mise aussitôt à blatérer comme pour réclamer sa nourriture ; il faut dire que depuis trois jours de traversée du désert, elle n'avait broûté qu'une touffe d'armoïse ; les nappes miroitantes et toujours fuyantes ne l'avaient point dupée.

Son maître, ce matin même, avant le déploiement du sirocco, avait avalé sa dernière datte et bu le peu d'eau que contenait encore sa troisième outre. Pourtant il fallait passer la nuit près de ce palmier dégingandé et chauve.

En dépit de la faim et de la soif, Ali, le chamelier targui put fermer les yeux et prendre du repos.

À l'aurore tout s'était apaisé ; le grand désert était redevenu calme. Au loin, le sirocco continuait ses valse funèbres car au loin, dans la direction du Reg montaient dans le ciel comme des nuages épais et noirs.

Ali se mit lestement debout, procéda à sa lustration pulvérale et fit sa prière du petit matin. Sa vie de caravanier du désert et sa dureté de tous les instants ne lui avaient pas fait oublier ses devoirs religieux ; c'est qu'il était profondément pieux. Scrupuleusement et sans faillir, il observait ses prières rituelles. Comme l'eau était très rare dans ces contrées sauvages et désertiques, il recourait pour ses ablutions à ce mode de purification, autorisé par la Loi de Dieu du reste ; cela, Ali le Targui le savait ; il n'était certes pas très versé dans les sciences religieuses, mais il savait tout de même les rudiments pour l'observance de la Loi.

Le ciel du Sahara reprit sa limpidité outrée et provocante ; quelques souffles légers mais chauds lanciaient de temps à autre les yeux du jeune Targui ; celui-ci se devait de quitter son palmier de fortune et d'aller au cœur de l'oasis toute proche afin de

s'approvisionner en dattes et en eau ; il lui restait à parcourir encore une très longue distance pour arriver à l'oasis où il avait pour charge de livrer le cumin, le carvi et le sel que transportait sa chamelle. C'était de l'autre côté du Sahara, dans le Grand Erg où chaque soir s'occit le disque de feu.

Arrivé au fond de l'oasis, Ali, le chamelier targui rencontra un vieux cultivateur au visage défraîchi. Il lui proposa un peu d'épices et de sel contre sept poignées de dattes. « Point de dattes », répondit avec amertume et prostration l'habitant de l'oasis ; il était amaigri, émacié son visage et il marchait avec difficulté. « Toute la récolte de l'année écoulée était épuisée et les gens d'ici n'ont plus que des racines pour toute nourriture ; beaucoup d'entre eux ont mal aux entrailles. Non, mon fils, plus de dattes tu ne trouveras dans nos jarres et dans notre oasis rôdent les odes de la mort.»

La voix du sédentaire était brisée et très lent son débit. En parlant, il s'essoufflait et transpirait abondamment.

Ali, le chamelier targui était hébété. Dans un geste machinal, il se frotta les yeux, se tint le menton par la main gauche et s'immobilisa. On eût dit que son cerveau eût cessé de fonctionner ; puis brutalement, il secoua la tête ; Non, se dit-il, le vieux radote. Il marcha encore jusqu'à ce qu'il trouvât un homme qui frisait la quarantaine ; il était hâve ; ses yeux noirs étaient laurés de cernes ; quand il marchait, il titubait imperceptiblement. On voyait qu'il était affaibli ; il avait pourtant une carrure d'homme bien bâti qui avait respiré force et santé.

« Il n'est de force et de puissance que par Allah ! Les gens de l'oasis ont consommé toutes leurs dattes voilà au moins sept semaines. Pour se nourrir ils déterrent difficilement quelques racines d'épineux... et il ne sourd plus que de minces filets d'eau pour lesquels sable et soleil engagent des luttes serrées et féroces et nous autres, impuissants et fatigués, nous assistons à ces luttes ; notre eau est frappée de perclusion et de stérilité notre palmeraie ; la soif nous guette et notre faim s'aiguise...ô Targui, quitte vite cette oasis maudite ! La colère du Tout-Puissant sur nous s'est abattue. N'attends pas la mort qui rampe ; prends ta chamelle et enfonce-toi dans le désert pour d'autres oasis plus heureuses et plus clémentes ! Qu'Allah te bénisse ! Qu'Allah te bénisse comme Il nous avait bénis par le passé ! Mais voilà que nos riches cultivateurs se firent avarés. De mauvaise grâce alors ils nous donnèrent la Zakat ; cela dura trois décades ; puis ils cessèrent de nous la donner prétendant que tout leur revenait et que Dieu n'avait pas de part ; la part de Dieu ? Invention de certains pauvres intelligents pour sucer le sang et la sueur des riches, s'étaient-ils donc mis à enseigner... Nous autres, les pauvres, au lieu de nous prosterner devant Allah, d'implorer Son secours et Son assistance, nous nous abaissâmes devant les riches de l'oasis ; nous nous avilîmes devant eux... Les gens de l'oasis ayant oublié Allah, ils furent délaissés par ...»

Ali, le chamelier targui, ne savait pas au juste s'il était à l'état de veille ou à l'état de rêve. Il se hâta vers une palmeraie dont il connaissait le propriétaire. Personne ne lui répondit quand il frappa à la porte vermoulue et envahie par le sable. Il n'insista pas, laissant tomber le

heurtoir de fer rugueux dans un geste résigné. Il était comme ivre ; il rebroussa chemin, il marchait à petits pas, sa chamelle avançait pesamment devant lui. Il était aux abois ; l'oasis paraissait dépeuplée. De temps en temps, tels des gnomes apparaissaient des hommes éperdus, des bambins faméliques ou des femmes en guenilles.

Le chamelier targui était comme ivre ; les habitants de l'oasis erraient parmi les palmiers brûlés et chauves.

Cependant Ali, le caravanier devait partir pour l'oasis lointaine, pour cette oasis où, disait-on chez lui, le grand disque de feu s'occit chaque jour au soir pour renaître le lendemain, derrière leurs tentes de poils de chameaux.

Il devait donc partir ; mais chez qui s'approvisionner ? Ceux de l'oasis eux-mêmes étaient affamés. Personne ne voulait de son sel ; personne ne voulait de ses épices. On avait tout simplement désappris à allumer du feu dans l'oasis frappée de malédiction divine.

Le voyage serait long et semé de périls le désert... Ali, le chamelier targui résolut de partir.. À un minuscule filet d'eau qui traînait paresseusement entre quelques troncs de palmiers abattus et desséchés, il remplit ses trois outres d'eau, puis déterra trois bonnes brassées de racines sauvages qu'il lia soigneusement sur le bât de sa chamelle ; par ailleurs, il avait solidement attaché les trois outres de peau de gazelle qu'une main maladroite avait cousues avec des ganses de filali ocre. Ces outres avaient appartenu au grand-père du jeune chamelier. Ah ! si elles pouvaient conter toutes leurs histoires avec le Grand Sahara et tous

les soins dont on les avait entourées en traversant les ergs pelés, rampants et toujours assoiffés !

Ali, le Targui prit donc la direction du Nord-Ouest ; c'était l'aurore ; le soleil méchant n'avait pas encore point et ses dards puissants et rétractiles étaient encore ensommeillés ; Ali pressentait pourtant que la journée serait torride et que ses sandales de caoutchouc ne pourraient supporter les brûlures du sable ; mais l'essentiel était de dérouler au plus vite ce grand désert de pierres, ce grand désert de sable moutonné et sans fin. De temps en temps quelques touffes de genêt ou d'armoise que la chamelle happait au passage, non sans dégoût, faute d'herbes plus tendres et moins coriaces.

Depuis trois jours, tenant sa bête par la bride, marchait pesamment le jeune chamelier targui. Les trois brassées de racines d'herbes sauvages qu'il avait transportées en guise de viatique s'étaient en réalité desséchées. Il ne pouvait guère plus les avaler qu'en les mâchant longuement non sans répulsion. C'était sa première grande traversée ; non qu'il ne sillonnât pas le Sahara auparavant, mais il le fit toujours en compagnie de Touareg rompus aux pistes fugaces des sables frivoles.

Cette fois-ci le jeune Targui voyageait seul avec sa chamelle. Il avait juré à son père, il avait juré à sa mère, il avait juré à ses aïeux et à tous ses contribuables qu'il était capable de transporter les denrées précieuses jusqu'à l'oasis lointaine du Grand Erg où s'occit chaque jour le disque de feu. Il voulait prouver ainsi qu'on devait le considérer comme tous les Touareg aguerris aux

périlleuses traversées du Grand Sahara. Il jura donc à tous qu'il irait porter tout seul là-bas les marchandises de leur clan.

Depuis sept jours Ali, le chamelier targui avait quitté l'oasis maudite ; depuis sept jours il suivait machinalement sa bête ; ses pieds s'enfonçaient dans le sable brûlant. Sa chamelle avait quelque peu perdu de son assurance et son endurance était légèrement entamée. Ali, le Targui était comme ivre ; ses pas s'appesantissaient ; la distance qui le séparait de sa chamelle augmentait sensiblement ; il ne tenait plus guère son animal par la bride, il ne le tenait plus par la queue ; il traînait loin derrière sa chamelle à une distance de sept palmes ou plus loin encore.

Brusquement il s'aperçut que des trois outres pleines d'eau il ne lui restait plus que la plus mince ; il se rappela alors brusquement les conseils que les Touareg se transmettaient de génération en génération depuis la nuit des temps : « Au Sahara quand les piqûres de la soif vous prennent à la gorge et qu'elles s'amuse à vous brûler ardemment, alors, alors seulement vous pouvez toucher à votre outre et n'en siroter que quelques gouttes du bout des lèvres...quelques gouttes d'eau suffisent à lénifier les morsures de l'ennemie irréductible et vigilante des chameliers du désert...gare à celui qui s'oublie à boire inconsidérément... »

Or Ali, le chamelier avait oublié les conseils millénaires de ses ancêtres targuis ; il les suivait pourtant scrupuleusement quand il voyageait en caravanes ; son père en vérité qui ne le lâchait pas d'une semelle, les lui

ressassait pour peu que son fils collât les lèvres outre mesure à l'outre précieuse et Ali obtempérait toujours.

Mais cette fois-ci il traversait le Sahara tout seul. Deux grandes outres pendaient donc diablement efflanquées ; Ali, le chamelier targui, sans s'en apercevoir, les avait assidûment délestées de leur liquide porteur de vie... deux grandes outres qui eussent permis à tout autre caravanier chevronné de marcher pendant trois semaines encore... Du reste la troisième outre commença à connaître les rides et le clapotement lugubre de l'eau emprisonnée. Ali, le Targui mesura brusquement l'horreur de sa situation de caravanier affronté au désert ; il comprit brusquement qu'il n'irait plus encore assez loin, la distance qui lui restait à parcourir était encore trop longue et plus longue encore la canine ardente et indomptable du soleil.

Le chamelier jetait des regards suppliants vers l'outre ridée et chantante ; c'était comme s'il l'eût suppliée de se multiplier ; il but cependant trois gouttes minuscules. Comme pour se jouer malignement de lui, le soleil dardait des rayons de feu de géhenne et le sable, son allié et complice, dansait la danse de la mort et l'on eût dit qu'il eût aimé à se dérober sous les pieds endoloris du jeune Targui fou de soif. Tout dansait, tout vacillait devant lui ; le ciel embrasé tournoyait au-dessus de sa tête ; aux pas mesurés et lents, sa chamelle s'était mise elle aussi à valser... Il n'était pas jusqu'aux rares touffes d'armoïse ou de sparte qui ne suivissent la ronde générale du grand désert.

Ali, le chamelier targui appliqua les mains sur les tempes ; son crâne bouillonnait ; ses yeux étaient rouges comme deux braises tirées du canoun de sa grand-mère ; il n'en pouvait plus ; toutes ces danses folles lui donnaient le vertige et lui faisaient mal au ventre, mal aux yeux, mal à la tête, mal au cœur. Il lui fallait boire et assouvir sa soif ; il hésita longtemps ; le soleil entra alors dans la danse et ses hallebardes de feu se firent encore plus lancinantes ; le ciel tournoyait à un rythme de plus en plus insupportable ; indolente, la chamelle devint légère comme libellule, tant sa danse était élégante et rapide.

Ali, le chamelier du désert, se saisit alors de sa dernière outre de peau de gazelle, y appliqua ses lèvres fébriles, tremblantes et craquelées et but avec frénésie jusqu'à ce que son ventre s'enflât ; c'était après avoir éteint toute sa soif qu'il s'arrêta seulement.

Le ciel embrasé cessa de tourner, le sable brûlant ne se déroba plus sous les pieds du chamelier targui ; la chamelle se remit à marcher pesamment, docilement... Cela dura une journée.

Le lendemain, quand le soleil arriva au milieu du ciel qui crépitait, les danses infernales redoublèrent. Ali, le chamelier était ivre ; fébrile comme dans un cauchemar, il regardait ces rondes folles, puis il faiblit ; il but l'eau de sa dernière outre jusqu'à la dernière goutte et continua sa traversée...mais l'oasis à laquelle il devait se rendre pour troquer ses épices et son sel était trop éloignée encore ; elle était au fond du Grand Erg où s'occit le grand disque de feu chaque soir.

Une caravane de chameliers venant du Grand Erg où s'occit le grand disque de feu chaque soir trouva un jeune homme à moitié enfoui dans le sable, un jeune homme inanimé ; son regard était sans lumière, sa bouche de sable remplie et son ventre enflé. On l'inhuma et l'on prit la chamelle qui blatérait plaintivement à côté du cadavre.

El-Menzah VII, café Latîf, décembre 1987

## HISTOIRE SIMPLE D'UN SOUFI

Il nous a été donné d'être en contact avec plusieurs centaines de disciples. Il ne nous a pas paru oiseux de brosser l'histoire de l'un d'entre eux. Nous l'avons rencontré à la zawiya alawie de Drancy. À quatre-vingt-dix-sept ans il se tient encore droit. Il est Kabyle et avec lenteur parle l'arabe qu'il a appris au sein de la confrérie. Ce qui nous a attiré chez lui, c'était sa vitalité malgré son âge avancé, sa présence d'esprit, sa lucidité, sa mémoire prodigieuse et surtout son soufisme vivant et ouvert. Nous l'avons observé plus que les autres, tissé des liens cordiaux avec lui et appris son histoire.

Aujourd'hui encore le vieux Hammouda est fidèle au petit-fils du Saykh Adda. Malgré ses quatre-vingt-dix-sept ans, il ne faillit ni à ses prières rituelles ni à ses prières surrogatoires ni à son wird biquotidien. Nous l'avons longuement observé ; plus d'une fois nous l'avons vu les larmes aux yeux au moment de l'accomplissement de ses prières. Quand il nous parlait de ses Saykhs défunts, ses yeux s'humectaient de larmes.

Nous avons essayé de le "corrompre" en l'entraînant sur le terrain de la médisance ; sournoisement nous nous étions longuement étendu sur les chefs de la dissidence, sur les réformistes, sur tous ceux qui firent du tort à la confrérie alawie, le vieux Hammouda ne tomba jamais dans notre piège ; il se contentait de répéter invariablement : « Qu'Allah leur pardonne ! Ya Sidi ! Qu'Allah leur pardonne ! »

Une fois, alors que nous étions à la zawiya de Drancy, un autre Kabyle, émigré celui-là, invita le vieux Hammouda chez lui, à Bobigny ; il nous invita aussi. Nous avons passé 3 jours chez lui ; il nous a mis dans la même chambre. Au plus profond de son sommeil le vieux Hammouda invoquait le Nom Suprême en sourdine : Alla-a-a -h, Alla-a-a-h, Alla-a-a-h...

Nous prêtâmes bien attention croyant qu'il était en état de veille ; nous éclairâmes la chambre ; le vieux Hammouda ne sourcilla ni ne bougea, sa position resta inchangée ; il était bel et bien profondément endormi ; nous nous couchâmes sur l'invocation du Nom Suprême répété par le tréfonds le plus intime du vieux mujarrad. Quand le lendemain nous avons voulu savoir s'il avait invoqué le Nom Suprême une fois qu'il s'était endormi, il nous répondit par la négative ; nous savions qu'il était incapable de mentir ; la 2<sup>ème</sup> nuit, le doux susurrement provoqué par la même invocation nous réveilla ; il en fut de même la 3<sup>ème</sup> nuit.

Le Nom Suprême s'est ainsi mêlé à l'être profond de ce vieux disciple dont nous tenons à relater l'histoire.

Hammouda naquit vers 1888 dans un hameau de Petite Kabylie, dans un de ces villages kabyles qui, telle une multitude apeurée, s'accrochent désespérément au flanc des massifs du Djurdjura. Le hameau natal de Hammouda ne se distinguait en rien des autres ; il était minuscule et n'avait même pas de mosquée en ces années-là. Une seule ruelle ou plutôt une piste muletière au bord de laquelle se dressaient quelques gourbis faits d'assemblage de pierres, de bois et surmontés de toits à double pente couverts maladroitement de mortier et de branchages secs.

De trois clans étaient issus les habitants du hameau ; oh ! ils n'étaient pas nombreux ! à peu près une centaine et ils s'adonnaient tous aux travaux des champs. (Un sourire découvre les dents blanches du disciple presque centenaire quand il nous parle de ces champs). Autant dire de minuscules lopins plantés d'oliviers séculaires, de figuiers étêtés aux troncs glabres.

Hammouda appartenait aux Aït-A ; de l'autre côté de la piste-rue habitaient les Aït-Smaïl ; au bout du hameau comme pour le dominer se perchaient les Aït-Larbi. Parmi les trois clans la concorde était loin de régner ; pour les motifs les plus futiles on en venait aux mains ; les membres du même clan liés par de vagues cousinages fréquemment oubliés se sentaient spontanément solidaires, dès que l'un des leurs était agressé par quelqu'un de l'un ou l'autre clan. Comme les gendarmes n'avaient pas encore fait leur apparition en ces temps lointains, le hameau était constamment le théâtre de rixes, de crêpages de cheveux, de disputes quelquefois mortelles. Les actes de vengeance étaient impunis ; au fond des oueds fut repêché plus d'un

cadavre ; mais comme tous les gens se connaissaient très bien, très vite on devinait le motif du meurtre et même l'auteur ; de nouveau le sang appelait le sang ; le tourbillon infernal des vengeances emportait dans ses progressions les paysans les plus vigoureux.

Ce fut dans ce hameau que naquit Hammouda ; les Aït-A. ne supportaient pas les Aït-Larbi qu'ils trouvaient arrogants, d'autant plus qu'ils s'honoraient de compter parmi leurs aïeux un des plus grands coupe-jarrets de la contrée, redouté par tous et qui, racontait-on, ne craignait pas de faire rançonner même le cadi du chef-lieu. Les Aït-A étaient au contraire de paisibles paysans ; on les voyait derrière l'antique araire labourant ou bien munis de leur hachette coupant les herbes exubérantes qui envahissaient leurs petites parcelles bien entretenues, car tout le hameau avouait que les Aït-A étaient de vrais paysans. Mais Hammouda ne ressemblait pas aux membres de sa kharrouba ; on disait qu'il tenait de son arrière grand-mère paternelle, une Aït-Larbi dont personne ne pouvait dire comment elle s'était mariée à un Aït-A. Bref, Hammouda détestait non seulement les travaux agricoles qu'il jugeait bons pour les femmes et pour les hommes émasculés pour qui il était plein de mépris ; mais il était un Aït-A et cela il ne pouvait le renier, sans risquer de se faire traiter de bâtard ; c'était la pire insulte que l'on pût adresser à quelqu'un au hameau ; il reconnaissait donc sa kharrouba mais se comportait comme un Aït-Larbi. Il était brutal et grossier ; lui aussi était craint aussi bien à cause de sa mauvaise langue, de sa forte gueule que de ses muscles car il faut dire qu'il était bien bâti : grand, fort, plein de vigueur, il était fils unique et avait trois sœurs. Ses parents

le gâtaient ; ses sœurs le choyaient, sa kharrouba était fière de lui ; il pouvait narguer le plus obstiné des Aït-Larbi ; il préservait donc l'honneur du clan que ces Aït-Larbi étaient tentés de bafouer ; aussi lui pardonnait-on ses excès, ses violences, ses paroles outrées et ses emportements faciles. On savait que, quand le besoin se faisait sentir de l'appeler à la rescousse contre quiconque voulait empiéter sur l'honneur de la kharrouba, il accourait, il volait.

Les jours de marché, il lui arrivait d'accompagner son père qui, monté à califourchon sur son mulet, allait s'approvisionner en orge ou en blé ; sur la bête, il transportait naturellement leur surplus de grenades ou de figes. Son fils unique, Hammouda s'était toujours contenté de flâner à travers la forêt de pins et de chênes ; mais les jours de marché, il jouait au garde du corps.

Ce jour-là, alors que son père, juché sur son mulet, somnolait, sur le chemin du retour surgirent de dessous l'aile de la nuit tombante quatre silhouettes sinistres et inquiétantes ; Hammouda n'eut pas peur ; c'était pour son vieux père qu'il s'inquiéta en réalité.

--Père ! père ! tiens-toi sur tes gardes ! Je crois que nous avons affaire à des bandits. [Ce jour-là, il avait presque 20 ans] ; le temps de prévenir son père et l'espace d'une seconde, il se saisit de son gourdin qu'il avait enfoui dans la hotte, courut à la rencontre des quatre silhouettes menaçantes et engagea la bagarre, une bataille très inégale dont il ne sut jamais comment il sortit indemne, sans une seule égratignure ; au feu de la violence il ne sut pas à qui il avait affaire ; il se contenta simplement de se dépenser, de défendre son vieux père et surtout d'assouvir ce désir

enfoui au plus profond de lui-même, ce désir de faire violence. Le lendemain, au village on remarqua l'absence de Rabah-ou-Amer, un des Aït-Larbi les plus bagarreurs ; le surlendemain deux des Aït-Larbi, assez impétueux et turbulents n'avaient pas fait leur apparition dans la rue ; le 3<sup>ème</sup> jour, Slimane-ou-Kaci, un autre garnement de la même kharouba n'était pas au village.

La nouvelle de la bagarre nocturne engagée par Hammouda face à quatre adversaires inconnus ne tarda pas à se propager et les Aït-A conclurent que les quatre Aït-Larbi portés absents se cachaient en fait n'osant exposer leurs blessures à leur adversaire. Il fallait bien cependant s'assurer qu'ils se cachaient réellement; une vieille Aït-A Imma Ramdana qui avait plus d'un tour dans son sac se chargea de la mission et furetant du côté des Aït-Larbi, elle assura que les quatre garnements se cachaient effectivement dans leurs gourbis respectifs ; elle affirma même que Rabah-ou-Amer portait le bras en bandoulière.

Chez les Aït-A on releva la tête ; le père de Hammouda prit des allures franchement provocantes ; quant à son fils, il devint l'idole de sa kharouba et en vint même à abuser des sentiments de respect mêlés d'orgueil des uns et de crainte à peine voilée des autres.

Il était à la fleur de l'âge quand au Conseil des Sages (Djema)on jugea que les mœurs se dissolvaient ; on attribua naturellement ce relâchement à l'impiété engendrée par l'absence de lieu de culte ; certains vieux des Aït-Smaïl envièrent les villageois des massifs

avoisinants qui avaient la chance d'avoir une mosquée ; pourquoi n'en construirait-on pas une dans leur hameau ? Les Aït-Smaïl défendaient d'autant plus cette idée qu'ils s'enorgueillissaient de compter parmi leurs ascendants des lettrés et même un cadi ; mais cela remontait à très loin ; ils exhibaient en somme ces titres de noblesse et voulaient se faire passer pour les héritiers légitimes de l'intelligensia ; aussi affichaient-ils leur dédain vis-à-vis des autres contribuables. Bref, au Conseil quand Hammouda avait vingt ans, les sages des trois clans décidèrent la construction d'une mosquée ; on la construisit minuscule à l'image même du hameau ; les Aït-Smaïl s'y firent naturellement remarquer ; leurs fréquentations de la mosquée étaient tellement assidues que très vite ce lieu de culte devint presque leur fief ; non qu'on ne vît pas d'autres fidèles des deux autres kharoubas. Quant à Hammouda, il se comporta comme un impie sournois, méchant et cynique ; il ne se faisait pas faute de provoquer certains Aït-Larbi qui se faisaient remarquer par leur piété dont il disait qu'elle était factice, destinée à leurrer les autres. D'ailleurs, il en arrivait même à afficher son impiété, à claironner tout haut sa mécréance, à persécuter les fidèles à quelque clan qu'ils appartenissent. Il était devenu le tyran et la terreur des fidèles car il avait horreur de les voir se rendre à la mosquée et invoquer il ne savait qui au juste et se prosterner toujours dans la même direction ; non ! ces pratiques étaient pour lui plus avilissantes que les travaux des champs. Pensez donc ! Des Aït-Larbi dans ce lieu ! voilà le comble de la dissolution des mœurs ! Hammouda fit donc tout ce qui était en son pouvoir pour détourner ceux de sa kharouba de ces pratiques aliénantes ; en vain car ils continuaient à se rendre à la mosquée en cachette,

furtivement et sans essayer le moins du monde d'éveiller ses soupçons mais il finit par s'en rendre compte et sa colère monta alors de plusieurs crans ; il n'en devint que plus despotique ; il cherchait noise à tous ceux qu'il voyait aller à la mosquée ou en sortir ; il chercha surtout querelle aux jeunes et ses bagarres se multiplièrent. Sa mère Kamouma eut beau le raisonner et le sermonner ; il était intraitable. Elle voulut le marier à sa cousine Nejma ; c'était une fille robuste et pleine de vitalité ; elle lui ressemblait beaucoup ; ardente aux travaux, elle semblait toute créée pour lui ; elle lui donnerait beaucoup de garçons ; il ne serait plus seul contre tout le hameau. Imma Kamouma savait que s'il acceptait de se marier, il finirait par s'assagir ; elle avait d'ailleurs raison de s'inquiéter : son fils unique frisait la trentaine et n'avait nullement envisagé le mariage et puis la belle et vigoureuse Nejma serait la bru idéale dont Imma Kamouma avait toujours rêvé. Hammouda ne l'entendait pas de cette oreille ; il ne voulait perdre sa liberté en aucun cas ; le mariage était pour lui une autre façon de se rabaisser, de se rendre esclave ; or il tenait à sa liberté d'action. Non ! il ne se marierait pas ; il continuerait à dormir seul sur sa natte d'alfa et sur la peau de mouton qu'avait posée sa mère pour rendre la couche du fils plus douillette. L'inquiétude d'Imma Kamouma s'accrut d'autant que ses filles se marièrent l'une après l'autre ; l'âge minait son mari frappé à cinquante-cinq ans de perclusion ; elle trimait seule aux champs ; ils avaient trois enclos plantés de figuiers, d'oliviers et de grenadiers ; or les arbres devenaient improductifs car ils vieillissaient et les travaux étaient loin de suffire ; d'ailleurs les haies de cactus demandaient aussi à être replantées, elles aussi tombaient sous la loi de l'âge ;

le gourbi menaçait ruine, mais Hammouda se souciait peu de la situation matérielle de ses parents. Imma Kamouma désespérait de le voir un jour assagi et marié comme ses sœurs ; elle s'en ouvrit à l'une de ses vieilles cousines qui la conduisit chez un marabout dont les amulettes passaient pour dénouer les problèmes les plus épineux. Sept kilomètres durent être traversés par les deux femmes ; dangereux étaient les sentiers muletiers, abruptes les pentes et risqués les chemins parmi les vallons encaissés. L'amulette de Si-Tahar, le célèbre marabout, se révéla inopérante par ailleurs ; une semaine en effet se passa sans que changeât le comportement de Hamouda ; au bout d'un mois Imma Kamouma fut atteinte de véritables crises de désespoir. Son Hammouda était plus turbulent que jamais.

La nouvelle se propagea comme une traînée de poudre qu'un grand shaykh, invité par l'imam de la mosquée du hameau, allait venir ; on ne savait quand au juste ; tout le monde disait que ce shaykh était tellement pieux qu'Allah avait fait de lui le remplaçant du Prophète. Son arrivée était donc attendue avec fébrilité tant par les fidèles que par les profanes. Seul Hammouda était fou de rage et de dépit. Comme s'il n'en eût pas assez de voir s'avilir ceux de son hameau ! voilà que ce shaykh allait contribuer davantage à la dissolution des mœurs. Non ! Hammouda ne le laisserait pas faire ; il fallait l'enterrer, lui d'abord, pour permettre à ce shaykh de corrompre encore ses contribuables. En lui-même Hammouda jura donc de s'opposer de toutes ses forces à cette arrivée maudite. Un jour il alla au cimetière auprès de la tombe légèrement exhaussee de celle de qui on disait qu'elle était son arrière-grand-mère et y fit le serment d'humilier le shaykh en

question tant et si bien qu'il ne remettrait plus jamais les pieds au hameau.

Quand il s'en retourna chez lui grande fut sa surprise de voir les rues désertes. Aux seuils de leurs gourbis quelques femmes échangeaient des propos comme elles n'en échangeaient pas d'habitude ; elles parlaient de l'homme pieux et disaient qu'il devait être au Conseil (à la Djema) avec leurs hommes. Hammouda avait traîné le pas pour mieux saisir ce que disaient les femmes. Personne n'était au courant de ses sombres desseins ; d'ailleurs, elles n'avaient pas fait attention à lui car elles savaient qu'il ne faisait jamais de tort aux femmes.

Fou de rage, Hammouda s'envola vers la Djema. Presque tous les hommes valides étaient là agglutinés autour d'un homme et l'écoutaient parler. Le regard de Hammouda s'assombrit ; à peine s'il remarqua que l'homme était grand, habillé d'une gandoura blanche, que sa barbe était fournie et longue, qu'il était enturbanné et qu'il portait au cou un chapelet aux grains énormes. Furieux, de ses coudes robustes, de ses grosses mains, jouant des reins et des épaules, Hammouda se fraya difficilement un passage. Ses concitoyens devinèrent son intention et soudain eurent peur pour l'hôte. Arrivé au premier rang, Hammouda s'arrêta net comme cloué par une force irrésistible, par quelque chose qu'il n'avait jamais senti. Il eut beau vouloir avancer, ses jambes n'obéissaient plus à sa volonté ; à peine deux mètres pourtant le séparaient de l'étranger, de cet étranger qu'il avait juré d'humilier comme il ne l'avait jamais fait jusque-là ; il ne l'avait jamais vu auparavant, mais ce ne pouvait être que son pire ennemi, n'était-il pas

venu corrompre les bonnes traditions viriles de sa race ? Hammouda écumait de rage ; il était cependant bel et bien impuissant à faire le moindre geste.

À leur grand étonnement, ses concitoyens pensèrent qu'il avait changé car les paroles de l'étranger agissaient sur eux et les métamorphosaient ; les plus incrédules en vinrent même à lui prêter attention et à se laisser gagner à ses idées. Les gens du hameau pensaient donc que Hammouda était subjugué par le verbe du shaykh, tout comme eux.

Malgré lui, Hammouda écouta le prêche de cet étranger honni. Peu à peu, il trouva que son langage était limpide, éloquent, simple, bouleversant et sage : «Frères, l'homme accompli est celui qui dépasse son animalité ; regardez-moi ces montagnes élevées ! Qui d'entre nous peut se targuer de rivaliser avec elles en hauteur ? Nous avons beau regarder nos frères de haut, nos têtes ne seront jamais au niveau de ces pics ; regardez bien ce qui vous entoure, tout ce qui vous entoure, ces forêts, cette myriade de villages terrés au fond des vallées ou perchés sur les flancs des montagnes, ces montagnes mêmes, tout ce que vous voyez est condamné à disparaître ; la force dont le Tout-Puissant a gratifié certains d'entre nous est certainement encore plus éphémère... »

Hammouda écoutait et chaque mot le traversait de part en part. Oui, leurs oliviers vieillissaient ; sa mère dut en arracher plusieurs ; leurs figuiers produisaient peu à cause de leur âge ; ces montagnes disparaîtraient peu à peu ; il le voyait aux éboulements fréquents ; mais où sont donc les ancêtres qui lui avaient légué sa force physique et

bestiale ? sa dextérité ? Enfouis sous la terre ; eh bien ! lui aussi est condamné à suivre leur chemin. D'ailleurs, il n'était plus aussi agile qu'auparavant. Tiens ! mais l'exemple est là ! Est-ce qu'il peut bouger devant ce shaykh ? Où est donc cette force dont il s'enorgueillissait ? Ne l'a-t-elle pas simplement trahi ? Certes, cette trahison est passagère ; mais sa force lui fausserait nécessairement compagnie ; il en était sûr ; le shaykh ne dit que la vérité.

Hammouda ne sut jamais comment il baisa les mains de l'étranger qui le bénit de son côté. Depuis ce jour Hammouda se mit à faire ses prières à la mosquée ; il changea de caractère ; il devint humble, perdit son arrogance, n'exhiba plus ses muscles ; sa mère en était folle de joie ; elle le maria à Nejma sans difficulté. À trente ans, Hammouda se mit à labourer leurs champs ; il était gauche, mais Nejma était là pour l'aider. Son père mourut, puis sa mère. Hammouda cherchait le shaykh ; il brûlait du désir de le revoir ; il s'enquit de lui et sut qu'il était natif de Mostaganem ; il n'hésita plus alors et partit pour l'Ouest.

À Mostaganem il demanda où se trouvait le shaykh Benaliwa ; on le conduisit à la zawiyah.

C'était en 1924 ; il ne savait pas au juste pourquoi il était venu ni ce qu'il cherchait réellement ; revoir le shaykh, oui, revoir le shaykh était devenu un besoin impérieux, un appel irrésistible, tellement puissant qu'il avait laissé femme et enfants pour obéir à cet appel.

Le voilà maintenant à la zawiya de Mostaganem. Avec son serwal, sa gandourah élimée, ses mocassins éculés faits de caoutchouc, il avait honte de se trouver parmi tant de gens policés ; leur courtoisie et leur bonté l'avaient subjugué ; il y avait des Kabyles qu'il reconnut à leur parler et bien d'autres hommes.

Il passa la première nuit sans voir le Shaykh ; il était en tournée, lui avait-on dit. Le lendemain de son arrivée, le Shaykh le reçut ; il le reconnut ; Hammouda n'en revenait pas. Était-ce possible au Shaykh, lui qui voyait tant de gens, de reconnaître Hammouda, simple Kabyle sans rang social élevé ni culture ? Il fallait que le Shaykh ne fût pas un homme ordinaire, pensait donc Hammouda.

Dès que le muqaddam (lieutenant) l'introduisit, Hammouda fut frappé par la sobriété du décor : une pièce plus longue que large couverte de nattes ; adossé contre le mur sur un matelas se tenait le Shaykh dans une position hiératique ; à côté de lui, son chapelet aux grains énormes et un gros livre.

Hammouda baisa les mains du Maître ; celui-ci le dévisagea et, comme s'il eût lu dans sa pensée, lui demanda s'il était venu chercher la paix intérieure.

--Oui, oui, Sidi ! C'est bien cela ; depuis votre dernière visite dans notre hameau, je ne me reconnaissais plus ou plutôt je m'étais métamorphosé grâce à vous, Sidi, grâce à vous !

--Rends grâce au Tout-Puissant, Frère ! c'est Lui Seul qu'il faut louer, Lui Seul !

--Sidi ! Avant de vous connaître j'étais impie ; depuis votre visite, je fais régulièrement mes prières, mais je voudrais éteindre ma soif.

--Frère ! tu viens avec ta lampe bien huilée et une mèche toute neuve ; tu retourneras chez toi satisfait s'il plaît à Allah.

Hammouda eut d'abord à répéter un certain nombre de litanies, à jeûner une semaine durant ; puis le Maître le mit à la retraite spirituelle(Khalwa).

Au bout du 3<sup>ème</sup> jour Hammouda parvint à sa réalisation spirituelle.

Allègre et léger comme le vent qui siffle en s'amusant avec son Djurdjura, Hammouda s'en retourna auprès de sa femme et de ses cinq enfants. Au hameau personne ne fut étonné de le voir évoluer avec un grand chapelet aux grains noirs autour du cou ; désormais, il faisait non seulement ses prières rituelles mais encore des prières surrogatoires. Il devint l'hôte le plus assidu de la minuscule mosquée ; assis en tailleur, il restait bien après les autres fidèles à égrener son chapelet, invoquant Allah par Ses Plus-Beaux-Noms.

Au hameau les gens parlaient de lui avec respect, les plus vieux comme les lettrés des Aït-Smail ; ses analyses du Coran dont il avait appris quelques sourates étaient jugées trop subtiles pour être à la portée des lettrés talebs, encore moins à celle des communs.

Quand Hammouda vous parlait, il usait de métaphores, de symboles dont personne ne savait où il pouvait les rechercher, lui qui n'était jamais allé à aucune médersa.

En quelques années il acquit la réputation d'être non seulement l'homme le plus pieux et le plus sage mais surtout le plus versé dans la Religion de l'avis même des talebs des Aït-Smaïl dont certains avaient fréquenté certaines médersas de Sétif.

Hammouda se sentait à l'étroit dans son hameau natal ; Tifrig l'étouffait, il s'entendait assurément avec tout le monde ; il ne compta plus d'ennemis ni chez les Aït-Smaïl ni chez les Aït-Larbi et encore moins parmi les siens ; il avait su se faire aimer de tous ; c'était à lui que l'on se référait pour arbitrer les différends qui opposaient tel çof (clan) à tel autre ; ses arbitrages étaient toujours empreints de pondération, de sagesse et d'équité.

Malgré tous les signes de considération dont on l'entourait Hammouda se sentait insatisfait. Il projetait le secret désir d'aller vivre auprès de celui qui poliça son cœur et en fit le réceptacle de la lumière divine. Continuer à vivre loin de lui lui devenait chaque jour insupportable.

Au tout début des années 1930 Hamouda vendit donc trois lopins de terre et avec sa femme et ses enfants s'en alla à Mostaganem.

Il pria le Shaykh de faire de lui ce qu'Allah lui inspirerait de faire. Comme il avait appris à faire les travaux des champs, il fut chargé de cultiver la ferme dite Dabdaba

(située dans la Vallée des Jardins dans l'Oranais) que venait justement d'acheter Sidi Alawi augmentant ainsi les propriétés foncières de la confrérie.

Avec sa femme, Nejma, ardente au travail et ses cinq enfants Hammouda, désormais mujarrad<sup>1</sup> travailla tant et si bien que le Shaykh Alawi le compta parmi ses disciples dévoués et sincères.

Sidi Alawi mourut, Hammouda le pleura à larmes brûlantes et prêta serment d'allégeance à celui qu'il jugea son digne héritier, Adda ibn Tûnis.

Malgré l'adversité, Hammouda le mujarrad continua à verser sa sueur et ses larmes sur le sol de la Debdaba ; son cœur saignait en effet de savoir que tel grand muqaddam levait l'étendard de la dissidence et s'emparait sans autre forme de procès des biens de la confrérie qu'il savait immobilisés par son Shaykh vénéré au profit de tous les frères. C'était le Shaykh Adda qui le consolait ; digne héritier du Maître. La Guerre fit empirer la situation ; les frères résidant à la zawiyah-mère n'eurent bientôt presque plus de provisions ; les communications étaient presque coupées et le Shaykh Adda ne pouvait se déplacer en dehors du district de Mostaganem.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> -Littéralement, dépouillé de tout rattachement terrestre.

<sup>2</sup> -Le vieux Hamouda avait les larmes aux yeux ; l'évocation de ces tristes souvenirs l'ébranlait ; il observait un long silence, puis du revers de la main droite, essuyait ses larmes et restait encore pensif, comme absent ; son regard se perdait ; il continuait enfin à parler de sa voix grave au débit lent et gros de souffrance.

Quoi qu'il en fût, Hammouda travailla la terre avec encore plus de cœur, il arrosa les pommiers, émonda les poiriers, planta légumineuses et légumes ; sa femme Nejma le seconda dans tous ses travaux ; en outre, elle veillait sur la basse-cour, préparait les galettes pour le Shaykh Adda et ses disciples.

Le Shaykh Adda dut lui aussi rejoindre le «voisinage du Compagnon Suprême».

Hammouda, le mujarrad, prêta serment d'allégeance au fils aîné du Shaykh défunt ; Muhammad al-Mahdi devint donc maître de la confrérie ; il était jeune, aussi jeune que l'un des fils du vieux Hammouda...

El-Menzah VII, café Latîf, le 2 septembre 1987

## LES DISCIPLES DES SOUASSI

Les quatre hommes, tous natifs des Souassi, s'acquittèrent de la prière du Icha dans la mosquée de la Smala. Ils étaient bruns et leur peau était tannée par les chaleurs torrides des étés longs.

Aussitôt la prière achevée, le plus âgé du groupe proposa à ses trois frères en Allah de se rendre à la zawiya, là-bas à Ksibet-el-Médiouni auprès de leur cheikh Sidi Mohamad al-Madani.

C'était l'hiver, la pluie tombait par intermittence et des rafales de vent faisaient siffler de temps en temps les grandes haies de cactus et agitaient les chevelures touffues des eucalyptus qui bravaient le ciel noir.

Les quatre disciples du cheikh étaient pauvres et n'avaient pas un sou vaillant ; d'ailleurs, en ces années vingt, qui pouvait se targuer dans les Souassi d'être riche ou même aisé ? Il faut dire que tous dans cette contrée vivaient pauvrement et vraiment très rares étaient ceux qui mangeaient chaque jour une galette d'orge trempée dans un peu d'huile d'olive.

Les quatre hommes n'étaient donc ni plus pauvres ni moins pauvres que leurs concitoyens ; néanmoins, ils se distinguaient par leur propreté et la blancheur de leurs vêtements : sérouals plissés, turbans et gandouras.

Sans hésiter on accepta la proposition avec une joie insigne et l'on sortit de la modeste mosquée pour s'engouffrer dans la nuit rageuse.

Ils marchaient pieds nus ; la piste qu'ils avaient suivie était semée de chardons et de raquettes de cactus à moitié dévorées par des dromadaires. Nos hommes savaient qu'ils devaient parcourir une trentaine de kilomètres dans ces conditions, peu importe ! Pourvu qu'ils arrivassent à la zawiya à l'aube et fassent leur prière du Sobh derrière leur Maître.

Cette piste, du reste, ils la connaissaient comme leurs poches ; elle leur était plus que familière ; ce n'était certainement pas la première fois qu'ils l'empruntaient et n'avaient cure de ces épines d'aloès, de cactus, ou de chardons ; leurs pieds lestes et cornés ne les sentaient presque pas. Ils marchaient donc le cœur léger, les regards pétillants.

Brusquement le plus âgé du groupe entonna : « Allons ! prenons le chemin des jardins des hommes pieux ! » Sans attendre, les trois disciples enchaînèrent : « Pressons, pressons, le pas vers les jardins des sages ! »

Les quatre disciples pressaient le pas et chantaient un poème mystique. Leurs voix étaient viriles et graves. Il s'était mis à pleuvoir ; la pluie était certes timide mais les hommes ne changèrent pas d'allure pour autant. Au même rythme du poème ils avaient ajusté leur marche. Qu'il ventât plus violemment, que la pluie tombât en trombes ou qu'elle cessât de tomber, ils avançaient toujours dans le

noir de la nuit inconstante. Tels des fantômes sortis d'on ne savait quelle caverne mystérieuse, ils s'époumonaient : en chantant les odes du Sultan des Amoureux <sup>3</sup> : « Ô Seigneur, je suis triste et mon cœur est en peine sur cette terre d'exil. J'ai quitté mes âmes-sœurs que Ta Noble Main a créées dans la pré-éternité. J'étais alors dans un monde éblouissant de lumière et j'étais dans Ta proximité. Hélas ! me voilà sevré de ma Patrie et je pleure car la séparation avec Toi, ô mon Bien-Aimé, m'est cruelle. Comme un oiseau en cage, je voudrais tant voler pour ascendre, pour ascendre vers Toi, ô mon Bien-Aimé et vous hommes généreux, ô vous âmes-sœurs, quand je viendrai à exhaler mon souffle ultime, avec mes larmes lavez mon corps, puis prenez-le sur une civière funèbre et clamez tout haut jusqu'à ce que vous entendent les habitants du ciel et ceux de la terre ; voici le corps d'un amoureux qu'ont éteint et consommé les flammes de la passion ! Enterrez-moi ensuite dans le cimetière des amoureux et quand pousseront des fleurs sur mon tertre venez, venez les arroser avec vos larmes ! oh ! les larmes chaudes des amoureux feront même pousser le safran sur la terre rocailleuse du désert sous les tropiques.»

Les quatre soufis avaient parcouru une quinzaine de kilomètres. En traversant la ville de Jammal ils étouffèrent la voix car la ville était profondément endormie.

Le ciel s'était quelque peu éclairci et l'on pouvait de nouveau voir scintiller timidement les étoiles au loin au firmament.

---

<sup>3</sup> -Il s'agit de Omar ibn al-Faridh, le plus grand poète mystique d'expression arabe ; il a vécu et est mort en Égypte (1181-1235).

Mais ils étaient fatigués, d'autant plus qu'ils n'avaient rien mangé ; le plus âgé du groupe proposa alors de s'asseoir sur un talus qui longeait la piste à la sortie de la ville. Puis ils se relevèrent et repartirent ; leurs voix étaient un peu enrouées quand ils s'étaient remis, à chanter : « Allons vite ! pressons le pas ! allons nous griser du vin des sages ! Que notre Seigneur Tout-Puissant accorde longue vie à notre Maître Sidi Madani qui nous a initiés au breuvage des amoureux .»

Ils avaient depuis quelques minutes dépassé l'oliveraie de Bodheur quand la nuit commença à agoniser ; le soleil occis la veille allait poindre dans une heure. Il ne restait plus que quelques minutes pour échouer à la zawiya ; quand les quatre disciples y arrivèrent le muezzin en effet appelait à la prière du Sobh.

Ils se dirigèrent machinalement vers l'ablutoire et s'y purifièrent pour la prière rituelle.

Drapé dans sa splendide gandoura blanche immaculée, son turban bien ajusté sur sa chéchia rouge carmin, son burnous élégamment posé sur les épaules, le Shaykh dans la mosquée de la zawiya avait déjà levé les mains et prononcé la profession de foi sacramentale : Allah Akbar !

Les disciples venus des Souassi s'introduisirent dans la mosquée à pas feutrés et se placèrent au troisième rang derrière le Maître car il faut dire que d'autres disciples se trouvaient à la zawiya, qui pour y demeurer une journée, qui pour trois jours, qui pour une semaine.

Ceux des Souassi devaient rentrer chez eux aussitôt après avoir pris le petit-déjeuner qu'on servait invariablement à la zawiya de Sidi Madani : de la bessissa de blé ou d'orge, quelques dattes, de l'huile d'olive et des galettes de pain cuit au four domestique...

Ksibet-el-Médiouni, café de l'Étoile du Sahel, le 4 septembre 1987



## LE FILS DU OMDA

Le village entier est en liesse. Le beau fils du Omda va se marier ! le beau fils du Omda va se marier ! crient les gosses en chorus et en courant dans les rues pavoisées ; le Omda est riche ; richissime et il n'a qu'un fils, dit-on. Malgré l'immense richesse de son père, ce fils est humble et sobre et n'a pas voulu se marier.

Son père, le Omda opulent, ne désespéra pas de le marier un jour ; mais le fils s'obstinait imperturbablement : « Qu'on me laisse à mes livres ! répétait-il aux amis que son père lui envoyait pour lui faire changer d'avis et le résoudre au mariage ; car il faut avouer qu'au village les mauvaises langues s'étaient mises à déchieter le beau fils du Omda qui frisait la trentaine ; le Omda enrageait et sa femme pleurait doucement. C'est à vingt ans que les jeunes se mariaient au village ; or les mauvaises langues affirmaient que le beau fils du Omda n'était pas viril et l'on jasait et l'on jasait.

Mais le fils du Omda n'avait cure des mauvaises langues. Dans la somptueuse maison de son père, il s'était choisi une grande chambre où il s'adonnait pieusement à ses prières rituelles et psalmodiait avec ferveur certaines sourates du Livre Saint ; quand il lui arrivait de sortir c'était dans le grand jardin qu'il se rendait, le grand jardin qui entourait la maison paternelle ; il caressait alors délicatement les fleurs, les humait et s'asseyait à l'ombre des figuiers, il s'amusait à passer et repasser la dextre sur leurs troncs gris clair et lisses.

Quelquefois un domestique l'entendait fredonner un air ou chanter et personne ne sut jamais s'il chantait ou psalmodiait doucement du Coran car sa voix était si basse qu'on avait peine à distinguer ce qu'il fredonnait.

Quoi qu'il fût, le beau fils du Omda passait rarement plus d'une heure au jardin, puis regagnait sa chambre et s'y cloîtrait de nouveau.

Le riche Omda ne désespérait pas de marier un jour son fils unique ; pourquoi s'employait-il donc à accroître sa fortune ? Non, ses trois cousins et leurs marmailles n'hériteraient rien de lui.

Les trois cousins du Omda, beaucoup plus jeunes que lui, l'enviaient pour sa fortune ; c'étaient eux qui faisaient courir le bruit que leur riche cousin mourrait sans jamais avoir de petit-fils et ils racontaient d'autres histoires et le village en jasait.

Le Omda ne désespérait pas de marier son fils unique mais sa femme pleurait doucement ; ses larmes étaient d'autant plus amères que son fils n' avait pas d'amis et qu'il était renfermé sur lui-même. Voulait-elle lui parler, sonder son cœur afin, de savoir ses tendances maritales, il lui répondait toujours évasivement, détournait vite la conversation et l'aiguillait vers le chemin de la piété ; découragée, elle pleurait alors doucement, loin des regards inquisiteurs des domestiques qui n'étaient pas sans alimenter les mauvaises langues en anecdotes plus ou moins rafistolées par leurs imaginations aliénées.

Le Omdad devenait peu à peu dépensier ; il était pourtant connu pour son avarice malade. La première semaine, il invita chez lui le Mutamad<sup>4</sup> avec toute sa famille ; le Mutamad avait trois filles et un garçon.

La maison somptueuse du riche Omda fut richement décorée pour recevoir l'hôte officiel et sa famille. À table parla le Mutamad de sa lourde responsabilité, des problèmes de toutes natures qu'il devait résoudre chaque jour avant qu'ils n'atteignent des proportions graves ; le Mutamad parlait et parlait et tout le monde écoutait, même le maître du logis écoutait, tête basse comme un chien battu. Sa femme aussi baissait la tête ; ses joues rougissaient et elle ne savait quoi dire. Quant à la femme du Mutamad, elle ne cessait de regarder tantôt sa fille aînée assise en face d'elle, tantôt le beau fils du Omda ; l'épouse du Mutamad n'était pas dupe ; elle savait par intuition que son mari et le Omda voulaient ou plutôt désiraient ardemment marier leur progéniture. Le fils du Omda est certes beau et je lui donnerai ma fille en mariage, se disait la femme du Mutamad, « pourvu qu'il lève la tête, s'aperçoive de sa présence et demande sa main ! »

Le beau fils du Omda avait simplement obéi à l'injonction de son père car il voulait dîner dans sa grande chambre comme d'habitude ; mais puisque son père insista pour qu'il mange à la table des invités, soit ! il mangerait à la table des invités, il ferait tout cependant pour passer inaperçu.

---

<sup>4</sup> -Espèce de sous-préfet en Tunisie.

Sa mère désespérait et retenait difficilement ses larmes : la fille aînée du Mutamad était belle et son fils ne l'apercevait même pas ; que son cœur était gros !

La deuxième semaine, le riche Omda invita le Wali<sup>5</sup> qui habitait le chef-lieu de la région. Le Wali était un homme puissant et tout le monde rêvait de contracter son amitié parce qu'il était justement puissant. Le Wali acceptait rarement les invitations que ne cessaient de lui adresser les notables de la région ; il accepta cependant l'invitation du Omda qu'il savait opulent et dont on disait qu'il cherchait ardemment à marier son fils unique ; la belle affaire ! Le Wali lui-même avait une fille qui risquait de coiffer sainte Catherine.

Le Wali arriva donc dans une voiture rutilante ; quand son chauffeur freina l'automobile devant le somptueux logis du Omda, tous les bambins du quartier s'attroupèrent et battirent des mains.

Le Wali descendit de sa voiture ; il était flanqué, à sa droite de sa femme grande et maigre, à sa gauche de sa fille aînée à la beauté fade et un peu fripée par le célibat. Le Wali avait de la prestance. Le Omda lui-même vint à sa rencontre et le reçut vraiment humblement. Un domestique noir marchait devant le cortège après avoir ouvert le grand portail du jardin.

À table avec volubilité parla la femme du Wali ; elle parla de sa fille aînée dont elle assurait qu'elle savait broder, coudre et surtout cuisiner ; elle espérait ainsi

---

<sup>5</sup> -Espèce de préfet en Tunisie.

intéresser le beau fils du Omda qu'elle ne quittait pas des yeux et qu'elle savait réfractaire à tout mariage ; la femme du Wali s'était juré qu'il ne tarderait pas à devenir son beau-fils ; mais le beau fils du Omda était comme pétrifié ; il semblait absent et des propos de la femme du Wali et de ceux d'autres invités et des domestiques qui s'affairaient.

Tout le monde écoutait parler la femme du Wali, excepté le beau fils du Omda et sa mère retenait difficilement ses larmes. Après tout, la fille aînée du Wali avait la peau blanche et rose et son visage était beau quand même, limpide était son regard et puis son père était l'hôte le plus puissant de la région ; pourrait-on rêver d'un plus beau parti ?

On veilla jusqu'à une heure assez avancée, puis le Wali prit congé en remerciant son hôte ; quant à sa femme, elle était courroucée, elle était enragée et elle retenait sa colère et sa rage avec peine car le beau fils du Omda dont elle avait juré de faire son beau-fils s'était excusé à peine le repas terminé pour disparaître dans sa chambre.

Un jour que le beau fils du Omda était légèrement appuyé sur le lourd portail de leur jardin passa un carrosse tiré par deux chevaux racés, blancs, tachetés de noir. Dans le carrosse qui filait à fond de train le beau fils du Omda aperçut le riche négociant en cuir qui habitait à l'autre bout du village et sa fille dont le visage était délicatement caché par une voilette noire en dentelles largement ajourées. Pour la première fois, le cœur du beau fils du Omda

tressauta à la vue d'une jeune fille ; il s'envola sur les ailes du rêve. « Comment est cette jeune fille ? » répétait-il en lui-même.

Le soir même, il en parla à sa mère et sa mère à son mari. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Tout naturellement le riche négociant en cuir accepta de marier sa fille au beau fils du Omda.

Le Omda, que le ciel ni la terre ne pouvait contenir, tant il était heureux, ordonna de distribuer à tous les pauvres du village des cruches d'huile d'olive, des sacs de blé et des sacs de farine... Le village entier était en liesse car les pauvres y étaient très nombreux.

La nuit des noces coïncida avec un jeudi soir. Un beau carrosse richement décoré et tiré par quatre chevaux numides amena la mariée. On l'aida à descendre. Ses demoiselles d'honneur, arrivées en même temps qu'elle dans d'autres carrosses, l'entouraient obséquieusement. La belle maison du riche Omda était éclairée par mille et un cierges de Scythie. Tous les domestiques étaient sur le qui-vive ; la mère du marié pleurait doucement de joie et de bonheur ; son fils enfin s'était marié.

On conduisit délicatement le couple dans sa chambre nuptiale. Quand l'eunuque ferma la porte derrière les mariés et que le beau fils du Omda enleva le voile qui enveloppait son épouse, il n'en crut pas ses yeux, tant la mariée était belle ; ses dents étaient blanches comme perles, ses yeux langoureux, doux et limpides, ses cheveux

de soie soigneusement arrangés brillèrent comme pierres de jade ; sa robe blanche, brodée de fils d'argent et d'or, lui donnait l'allure d'un ange fraîchement arrivé de l'Outre-Trône, ses mains peintes de henné et le kohl de ses yeux et son collier d'or fin et de diamants... tout cela plongeait le beau fils du Omda dans un rêve sans fond ni fin.

Une voix suave, une voix exquise le fit brusquement sortir de son rêve merveilleux. Il s'approcha de son épouse à la beauté inouïe et posa délicatement les lèvres sur sa bouche en la prenant par la taille. Ses lèvres restèrent un bref moment collées sur la bouche de sa jeune femme ; ses jambes flageolèrent soudain et il tomba par terre, sur le tapis de haute laine qui couvrait le sol de la chambre nuptiale.

Le lendemain, tard dans la matinée, quand la femme du riche Omda vint frapper à la porte de la chambre nuptiale pour apporter du lait aux mariés, des dattes et du miel, elle trouva son fils roide mort à même le tapis.

La mariée ne versa même pas une larme, à sa belle-mère elle lançait des regards purpurins, visqueux, étranges et terrifiants comme s'ils eussent pris racines aux bas-fonds d'on ne sait quelles abysses infernales...

El-Menzah VII, café Latf, le 7 septembre 1987



## **CHANTS**



## CHANT DE SERVITEUR

J'ai tressé une cordelette de laine et sur la montagne altièrè longuemont grimpé pour crier Ton Nom à tous les habitants du ciel ; les grottes sombres et frileuses l'ont alors répété sans fatigue.

J'ai hurlé, hurlé Ton Nom, ô Seigneur et la cordelette de laine me ceignait la tête car de douleur geignait l'esthète en ce jour fiévreux d'automne.

Ô Seigneur des cieux et de la terre, j'ai crié Ton Nom et la montagne hautaine a renvoyé mes cris.

À pas lents et prudents, je suis redescendu et j'ai marché en criant Ton Nom le long de l'oued assoiffé et mourant. Les bergers sales comme la terre aride de la steppe se retournaient vers moi ; de l'index ils me montraient et avec contrition me regardaient clamer Ton Nom. Quelques-uns faisaient des grimaces et s'envoyaient des signes. D'autres avec tristesse profonde me regardaient clamer Ton Nom.

De Ton Nom était emplie ma bouche, ô Seigneur ! Sur mon passage cessaient les oiseaux de voler un moment puis continuaient leurs valse dans le ciel ; les oiseaux de la steppe entendaient mes cris mais les bergers étaient sourds. Seigneur ! j'ai marché parmi les oliviers et parmi les cactus belliqueux et les aloès méchants et pernicieux ; les laboureurs traçaient toujours leurs sillons, des sillons profonds, des sillons pressés, des sillons droits et dans leurs cœurs des sillons tortueux et pervers. Des laboureurs

de moi se gaussaient. Pardonne-leur, Seigneur et à ces bergers plus égarés que leurs brebis efflanquées par cette canicule insatiable et sanguinaire.

J'ai marché dans les rues de la cité et les passants me lançaient leurs regards de feu et des pierres aiguisées car je criais Ton Nom, Ton Nom, Ton Nom Suprême. Dans la cité étaient sourds les passants et plus aveugles que les crabes de la mer témoin de ma naissance.

Le Nom Sanctifié de mon Seigneur fusait de ma bouche, tout mon corps Le charriait ; Il emplissait mon cœur, Il emplissait mes veines, Il coulait dans mon sang, Il embaumait mes pleurs, Il lénifiait mes peines, Il coulait dans mon âme qu'Il pétrit de cinname.

Je traversais la cité et ses habitants me lapidaient ; par Ton Saint Nom Suprême, par Ton Trône et Ton Escabeau, par Tes Noms-les-plus-Beaux, par le Sceau des Prophètes qui transmet Ton Message, par Ta Clémence et Ta Sagesse, pardonne-leur, Seigneur !

De nos pères, de nos aïeux et de ceux qui T'invoquent de l'aube au crépuscule efface les fautes, Seigneur ! Ô Seigneur des cieux et de la terre, passe outre à nos insoumissions passées et futures car l'aire de notre rébellion à Ta Volonté est plus étendue que les écumes océanes. Seigneur ! insuffle-moi la force de T'invoquer comme Tu veux être invoqué et compte-moi parmi Tes serviteurs éteints en Ton Amour !

El-Menzah VII, café Lobna, le 11 septembre 1987

## LE SAGE (I)

Dans le lit de l'oued où susurre un filet d'eau paresseux et putride pousse un acacia en fleurs. Accroupi sur la berge de l'oued, le pâtre lance un regard limpide ; de la steppe maigre et nue il comprend les pleurs. Jusqu'au soir, le pâtre reste roide et la nuit enveloppe la steppe. Oh ! que la nuit est lourde ! que l'obscurité est froide ! Peu à peu les chiens méchants se mettent à aboyer et les lucioles à flamboyer.

Le pâtre en guenilles remue dans sa tête en feu ce que disait un soir le vieux sage quand il rentrait au village poussant devant lui ses brebis et son bouc.

Sage le vieux était pour les uns, mais bien fou pour les autres, sage pour les hommes de foi et fou pour les hommes qui doutent et ne croient qu'à la science. Je l'ai vu maintes fois courir, tomber, parler, perdre conscience. Je ne suis pas savant ; pour moi, le vieux était vraiment un sage. Habillé de haillons, il marchait sans sandales ; ses loques et son corps étaient certes négligés. Il sillonnait les rues, son œil était superbe, de sa bouche giclait toujours un vieux proverbe. Ô toi qui fais la roue à travers le village, livre-nous, livre-nous un seul proverbe sage ! Prends garde ! n'ouvre pas de tes livres les pages car le pâtre centenaire n'a connu vos écoles et ce qu'il dit est beau, profond comme Léthé, il réveille nos cœurs comme soleil d'été. Le vieux sage est tout maigre ; il se nourrit d'olive. Parle-t-il ? Ses propos sont allègres et ses paroles bien

vives. On raconte au village qu'il a connu un homme et cela remontait à bien loin, à bien loin ; le vieux était gamin et maigre comme cigale. Il gardait les troupeaux. L'étranger au village arriva ; il était assez vieux et portait un turban. Longue et blanche fut sa barbe et long son chapelet dont les grains étaient gros et plus blancs que le lait. Ensemble on les voyait dans la steppe sans ombre. L'étranger à turban parlait, parlait toujours. Sa voix basse à personne n'arrivait. Seul le pâtre la buvait, la buvait. L'étranger donc parlait en esquissant des gestes. Des hommes curieux, tapis derrière les aloès, croyaient des cercles voir et des formes mystérieuses très souvent, très souvent.

À l'orée du village demeura l'étranger accompagné du pâtre orphelin ; mais il partit un jour de pluie et personne ne sut jamais vraiment où ; on murmurait cependant qu'il partit pour la Mecque ; certains affirmaient cependant qu'il partit pour Médine.

L'étranger partit pour toujours ; mais on vit son chapelet blanc orner la poitrine du pâtre orphelin qui l'égrenait avant de le mettre autour du cou tel un collier de perles. Au village chuchotaient certains que l'étranger l'avait initié à la Souvenance.

Au début, le petit pâtre était loquace ; on affirmait même qu'il était bavard avant sa rencontre avec le vieil étranger. Il devenait néanmoins peu à peu renfermé ; ses paroles devinrent chiches. Il égrenait, il égrenait toujours son chapelet blanc et pointait éperdument le regard vers le Levant et aussi vers le ciel tout proche et tout lointain.

À l'oued mourant, à l'eau paresseuse et avare se purifiait le pâtre pour ses prières. On l'épiait toujours et toujours il égrenait son chapelet. Pour certains il était sage. Pour moi il était homme du Seigneur ; rien plus n'attirait son cœur dans ce monde déjà mort et seul le Vivant, l'Éternel accaparait son cœur tout frissonnant et frêle.

El-Menzah VII, café Lobna, le 20 septembre 1989



## LE FOU DE LEÏLA

Le Fou de Leïla erre ; il erre parmi les lentisques échevelés ; sa cervelle bouillonne et son regard fulgure. De jour, il regarde le ciel rouge, prête l'oreille, retient son souffle pour écouter la voix langoureuse de sa belle Leïla. Se met-il à pleuvoir, le Fou de Leïla s'émeut et pleure car du ciel il pleut les larmes de Leïla. Il pleut et lui il pleure ; il pleut et lui il pleure.

De nuit, quand, dans le firmament, paissent les troupeaux d'étoiles, le Fou de Leïla jette de longs regards profonds et supplie les étoiles de réchauffer Leïla montée, montée là-haut.

À l'ombre des caroubiers sauvages, il marche et titube mais le visage de sa bien-aimée Leïla ne le quitte pas.

À la jument qui passe et que monte un cavalier fougueux il demande : « Ô belle jument racée, j'observe la figure de Leïla à travers tes grands beaux yeux ».

Au cavalier grave et droit le Fou de Leïla dit tout en tremblant : « Cavalier brave et vaillant, as-tu laissé derrière toi ma bien-aimée ? » Au thym, au romarin, à la libellule, à l'olivier robuste, à la nuit somnambule, à ceux qu'il voit, à ceux qu'il entend sa voix tremblottante affirme qu'il attend sa bien-aimée Leïla.

Dans les flots de la mer qui gronde et qui enrage, à travers les écumes qui reviennent du voyage, à travers les fretins que jettent les flots sombres il voit courir sa bien-aimée et voler comme ombre. Sur les chemins perdus, étroits et tortueux, dans les rues de la ville que bondent les passants, dans les maisons pressées et grelottantes, dans le

minaret qui nargue le ciel et veille sur la mosquée il voit  
Leïla sa bien-aimée.

À tout ce qui somnole et à tout ce qui bouge il demande  
tristement et souvent avec joie : « Où est passée Leïla ? »

Le Fou de Leïla erre depuis cent lunes ; le Fou de Leïla  
erre depuis mille lunes ; le Fou de Leïla erre depuis  
toujours. Le fou de Leïla est le Fou de Leïla car un  
passant lui demande : « Mais où est donc Leïla ? » « Mais  
c'est moi Leïla ! » dit le Fou de Leïla.

Le Fou de Leïla est le Fou de Leïla.

Tunis, Montfleury, café Chez Nous, le 20 septembre 1989

## LA FOLLE DE QAÏS

Leïla monte sur sa chamelle ; l'entourent ses sept compagnes juchées sur leurs montures en rut qui blatèrent et gambadent.

Le désert est immense et la tribu est loin. Depuis l'aube Leïla quitte sa tente et s'en va réveiller ses compagnes fidèles. La tribu est encore endormie ; seuls quelques chiens aboient. Leïla et ses compagnes savent les cajoler.

Sur les tentes plongées dans un sommeil profond souffle une haleine déjà rouge qui étrangle les gorges et les gave de grains frivoles, nombreux et sournois.

À pas légers, les yeux étincelants, Leïla secoue une de ses compagnes aux yeux lourds et encore ténébreux. Elle observe le ciel serein, tout constellé et grimpe sur sa chamelle qui se met en marche ; ses compagnes la suivent lourdement en silence.

Tout éperdue, Leïla suit les traces de Qaïs. « C'est ici que je l'ai vu garder son troupeau », disait Leïla à ses sept compagnes soumises et silencieuses.

La caravane avance et traverse oueds et ergs. « Pas de traces de Qaïs », chuchotaient les compagnes de Leïla l'amoureuse.

Leïla la folle amoureuse voit partout l'image de son bien-aimé à travers les oueds, à travers les vallées, à travers les dunes plus hautes que les tentes de sa vaillante tribu qui

compte mille guerriers. Leïla l'amoureuse sent partout, partout l'odeur de son Qaïs bien-aimé qui sent l'ambre et l'encens, le benjoin et le musc, qui sent l'armoïse amère, le thym et le romarin.

Leïla l'amoureuse descend de sa chamelle et caresse les plantes qui poussent dans le désert. D'une main tendre et douce, d'une main tremblante, Leïla l'amoureuse caresse ce qui pousse dans l'immense désert.

Accroupie ou courbée et loin de sa chamelle, elle parle aux plantes et en hume les odeurs. Ses compagnes soumises la suivent en silence et la voient parler au thym, au romarin et à l'armoïse amère : « Belles plantes, ô mes plantes exquises, parlez-moi, parlez-moi de Qaïs que vous avez vu passer ! » Leïla l'amoureuse d'embrasser alors le thym, le romarin et l'armoïse amère. Une de ses compagnes tendrement la regarde et se dit tout bas, tout bas, bien tout bas : « Ô pauvre Leïla mais nul n'a vu ton Qaïs, personne, ne le connaît, ô malheureuse Leïla ! pleurez donc Leïla ! pleurez donc Leïla ! perd la raison Leïla. »

Leïla la folle amoureuse n'a d'yeux que pour Qaïs. Son cœur ne bat que pour lui et que lui elle n'entend dans ce désert immense que gifle le simoun.

« Ô sable brûlant, m'ensevelir dans tes entrailles est mon désir violent ! Ô combien de fois t'a foulé mon Qaïs ? et toi, ô palmier qui montes jusqu'aux étoiles, ô combien de fois s'est couché mon Qaïs à l'ombre fraîche de tes palmes ? Qu'on creuse ma tombe au pied de ce palmier !

faites vite, ô chères compagnes ! faites vite ! votre Leïla ici veut être enterrée. »

Ses sept compagnes ensemble parlent et disent : « Ô belle Leïla, ô fleuron de notre tribu, cesse donc de chercher ce Qaïs! existe-t-il vraiment ? mais a-t-il existé ? Ô belle et douce Leïla, au campement retourne ! Méchant devient le soleil et la tribu s'inquiète. Tes esprits reprends, belle et douce Leïla ! »

Leïla la folle amoureuse n'a d'yeux que pour Qaïs. Son cœur que pour lui ne bat et que lui elle n'entend dans ce désert immense que gifle le simoun. À la tribu s'en retournent ses compagnes et dans le désert laissent Leïla et sa chamelle.

Quand les hommes vaillants partent le lendemain à la recherche de Leïla la folle amoureuse, ils la trouvent couchée sur le sable brûlant ; l'a fauchée le simoun violent ; sa voix était tue et son regard brillait malgré la mort et ondoyait et miroitait.

El-Menzah VII, café Lobna, le 3 octobre 1989



## LE SAGE (II)

Le soufi parle à basse voix, à la main un bâton, un chapelet au cou.

Sur le sol abreuvé de rosée parle le soufi à basse voix ; d'Amour il parle aux gens de la cité. Ils boivent ses paroles « comme si chacun avait un oiseau sur la tête ». À basse voix le soufi parle le langage des Amoureux. L'embellit le blanc turban posé sur sa tête et lui donne la fraîcheur de la rosée du matin posée sur les pétales des roses et du jasmin.

À voix basse le soufi parle de l'Amour qui doit régner sur la terre des hommes, califes du Seigneur.

Les genoux repliés, assis à même le sol abreuvé de rosée légère, les gens de la cité écoutent parler le soufi avec tendresse. Le soufi est livide, figée est son échine ; le ventre affamé et le gosier brûlant, il parle à basse voix, il parle le langage de l'Amour ; une dague de feu lui lacère les entrailles et ravive les flammes qui lui brûlent le sang.

Le soufi n'a pas mangé, le soufi n'a pas bu et voici trois matins et puis voici trois soirs que le ventre du soufi brûle comme encensoir. Le soufi parle cependant, il parle à basse voix, à basse voix, non qu'il sente les plaies de son ventre affamé ; pour dire vrai, le soufi a depuis bien longtemps éteint ce feu qui lancine ; il l'a éteint comme il a éteint son ventre et son corps et la terre et les cieux. Un autre feu le ronge, d'autres flammes le brûlent, feu et flammes de l'Amour du Seigneur, de l'Amour.

Les genoux repliés, assis à même le sol abreuvé de rosée légère, les gens de la cité écoutent avec tendresse le soufi parler le langage des Amoureux. Ils savent qu'il est malade, ils savent qu'il a faim et ils pleurent doucement. Ils ont honte d'eux-mêmes ; ils sont riches ou aisés et de galettes de blé dur, de couscous succulents leurs panses sont bien remplies mais de haine gavés leurs cœurs, gavés à déborder et voilà que cet homme au visage émacié et livide en sueur leur cache sa misère profonde et parle de l'Amour.

Le soufi parle toujours, à basse voix il parle et baisse la tête aux cheveux rabougris, emportés par les vents. Il pointe le regard vers le sol abreuvé de rosée légère car son regard est mouillé de flots de larmes chaudes qui coulent sur ses joues ravinées et livides. Avec des yeux timides, tenant un brin de houx, le soufi comme un fou jette un regard qui rôde autour de l'auditoire aux genoux repliés, assis à même le sol abreuvé de rosée légère et d'agavé.

Le soleil monte et les hommes accourent et s'assoient sur le sol arrosé de rosée légère autour de l'étranger qui parle à basse voix le langage de l'Amour. Coulent, coulent ses larmes sur ses joues ravinées et livides, sur son cou décharné et rigide, sur ses habits en loques, sur sa poitrine qui tousse, qui tousse et qui suffoque. Sur le sol abreuvé de rosée légère parle le soufi, à basse voix il parle ; coulent ses larmes, coulent ses larmes et forment flaque.

Les gens de la cité écoutent ce matin le langage de l'Amour du soufi venu de l'horizon lointain. Le soufi

parle et pleure doucement et toute la ville pleure avec lui doucement.

Un oiseau au plumage tout brillant, un bel oiseau étrange que nul n'a reconnu dans la cité qui pleure doucement se pose brusquement sur l'épaule du soufi et puis saute à terre ; de son bec menu, de son bec fragile, l'oiseau au beau plumage frappe le sol abreuvé de larmes et de rosée légère. Il s'entête à frapper, il frappe, il frappe le sol abreuvé de larmes et de rosée légère ; son bec menu et fragile se met alors à saigner, mais l'oiseau frappe encore ; frénétiquement il frappe le sol abreuvé de larmes et de rosée légère, son bec menu saigne, son bec menu craque et le sang de l'oiseau devient plus abondant.

Le corps du bel oiseau s'agite, ses ailes battent violemment et ses pattes trépignent ; sur le sol abreuvé de larmes et de rosée légère et de sang tout fumant s'acharne l'oiseau au beau plumage. Virevolte, valse du sang. Soudain le bel oiseau étrange que nul n'a reconnu dans la cité qui pleure a lancé un long cri déchirant ; l'oiseau ensanglanté gît alors au bord d'un filet de sang chaud, mélangé de larmes et de rosée légère.

Les larmes du soufi deviennent plus abondantes, les gens de la cité encore plus muets ; l'oiseau au plumage tout brillant a exhalé l'âme en entendant parler de l'Amour ...



## LE CALIFE D'ALLAH

Pour toi seul J'ai créé les mondes, ô Mon serviteur et tu l'oublies trop vite.

Les felouques sur les mers profondes qui vaguent comme des coques d'amandes, les cigales qui chantent sans se lasser jamais durant les longs étés qui bouillent sous les tropiques, le parfum des fleurs qui poussent dans les champs et embaume ciel et terre, l'eau fraîche qui susurre et que charrie l'oued tumultueux quand arrive l'automne frémissante et frivole, les mille et mille lampadaires qui pendent au ciel profond et noir et déchirent l'ombre épaisse de leurs lumières brillantes, le blé indolent que moutonne le vent d'été et qui sera moulu par la meule de pierre, l'orge verte que berce la brise du printemps fugace, le soleil timide de l'hiver et fougueux de l'été, tout ce que tu vois, oui, tout ce que tu vois et tout ce que tu n'ois pas, Je l'ai créé pour toi, ô Mon bien-aimé !

N'ai-Je pas demandé aux anges de se prosterner devant toi ? Mais tu oublies, trop souvent tu oublies ton Seigneur qui t'aime, ô Mon bien-aimé ! Je ne suis jamais absent car où que tu ailles, tu verras Ma Face Majestueuse ; apprends donc, apprends donc à regarder, apprends donc, apprends donc à voire la Face Majestueuse de Ton Seigneur qui t'aime et te préfère aux anges.

El-MenzahVII, café Latîf, le 21 septembre 1989



## CHANT D'AMOUR

Sur le luth de mon cœur a vibré l'amour, l'amour de mon Seigneur et j'ai longtemps dansé comme dansent les soufis quand souffle dans leur cœur la brise de Son amour. Les cordes de mon luth doucement ont vibré car l'amour du Seigneur doucement souffla, doucement souffla mieux que ton rai, Cynosura ; il chassa les ténèbres de mon âme engloutie dans la glèbe lourde et noire, dans la glèbe tout en friche. De mes doigts longs et de mes mains fourchues j'ai pourtant voulu labourer la glèbe, aérer la glèbe, semer la glèbe, mais elle était lourde et noire, mais elle était en friche et ni mes doigts longs ni mes mains, fourchues n'ont pu l'affiner et la mettre en culture.

En vérité mon cœur aussi était lourd et noir que la glèbe où s'enfonçait mon âme. Jour après jour s'engloutissait mon âme et vainement j'essayai de la sauver. De mes doigts longs et de mes mains fourchues j'essayai, j'essayai de labourer la glèbe, mais mon cœur était lourd, mais mon cœur était noir : la lumière du Seigneur ne l'a pas effleuré.

Or un jour, j'étais triste, tournoyaient des corbeaux au-dessus de ma tête ; croassaient les corbeaux, croassaient les corbeaux et leurs cris étaient lugubres. Mon cœur lourd et noir et mon âme emprisonnée sous la glèbe sournoise ont soudain tressauté ; de mes paupières tombèrent des gouttes de sueur et mon cœur grelotta comme en hiver. J'avais l'âge du Prophète quand il reçut le Livre. Oh ! mon âge ! oh ! mon âge ! J'ai oublié mon âge et mon cœur grelotta comme en hiver et mes doigts longs craquèrent et

mon corps tressauta. J'ai regardé le ciel ; il était gris et bas ; des abeilles volaient et dansaient la samba. J'ai regardé la glèbe endurcie et sournoise et avancé d'un pas, peut-être d'une toise. Sur mes joues creusées par la faim et la fatigue tombaient du ciel des gouttes grosses comme figes ; les éclairs capricieux dansaient, dansaient la gigue.

Sous la pluie acharnée, folle, trempé jusqu'aux prunelles et debout seul, j'adressai ces paroles au Seigneur Éternel : « Ô Seigneur ! je suis seul, faible et sans soutien, mes doigts longs sont impuissants et mes deux mains fourchues ; ô Seigneur ! fais couler Ton flux dans mon âme d'airain, dans mon cœur, dans mon sang, sur ma langue déchue ! ô Seigneur ! je suis nu et je suis solitaire ; fais couler Ton flux, ô Seigneur ! sur la terre accepte-moi, Seigneur parmi Tes serviteurs, parmi Tes bien-aimés qui ont Ta souvenance, ô Seigneur, ô Seigneur, sauve-moi de l'Errance ! »

Sur le luth de mon cœur a donc vibré l'amour, l'amour de mon Seigneur et je danse toujours comme dansent les soufis quand souffle dans leur cœur la brise de l'Amour.

El-Menzah VII, café Latîf, le 22 septembre 1989

## SATISFACTION

« Demande au voisin de droite un peu d'huile, que j'allume la lampe ! Il fait noir chez nous et chez nous naît une fille, au voisin de gauche un muid de farine ! » Tu as faim, mon homme et mon ventre crie famine. Je suis faible, sans âge tu es et depuis deux journées, nous n'avons rien mangé. La jarre fourmille de termites, l'écuelle sonne creux ainsi que la marmite ; j'ai rangé la terrine, la passoire et depuis bien longtemps j'ai caché l'attisoir. Ô Seigneur, nul ne sait que nous avons faim et soif. L'enfant geint et sanglote et nous n'avons pas de linges pour l'emmitoufler par cette nuit d'hiver ; une étoffe rapiécée suffit à son corps maigre et vert. Elle bleuit et verdit, ô Seigneur ! et je reste impuissante et son père décharné lève les mains vers Toi. »

« Non ! disait le mari, ni chez le voisin de droite ni chez celui de gauche je ne vais, ô femme de peu de foi ! femme de peu de foi ! Le noir de notre gîte est plus beau (ô femme ! quand ce noir vient de Lui) que le jour que le voisin dispense et la faim qui tenaille nos entrailles est plus douce que la farine du voisin. Vers le Seigneur lève les mains, ô femme de peu de foi ! c'est Lui Seul qui nourrit les oiseaux dans le ciel ; c'est Lui Seul qui nourrit ceux qui vivent sur terre ; ô femme de peu de foi adresse-toi à Lui et invoque-Le humblement ! Aie le cœur brisé ! En Lui Seul aie foi et Il t'exaucera ; depuis des jours est fermée ma boutique ; plus d'épices, plus d'épices dans ma boutique humide et voilà sept jours que rampe dans mon corps une vipère de feu, certes, la maison est vide et notre fille est née. Ton visage est livide, mets-toi donc du

henné ! Cache ta peine, femme de peu de foi et aime de tout cœur le Seul Roi des vains rois ! Quant à moi, serviteur, je lève le regard vers Celui qui royaumes créa. »

L'homme grave, sage et pieux dont la foi d'airain fait marcher les montagnes se tut alors soudain. Son regard était humide et vers le ciel ses mains étaient levées. À voix à peine audible, il murmura encore : Tu nous sais plus que pauvres et plus que solitaires, aide-nous, Dieu des cieux et Seigneur de la terre à couvrir cette enfant dont le corps nu s'agite, cette enfant qui chez nous vient de naître et surtout et surtout à bénir Ton Saint-Nom, ô Seigneur des sept cieux et Seigneur de la terre ! Répands sur nous tous Tes flux d'Outre-Trône afin que nous puissions toujours et toujours T'invoquer ; exauce ma prière, ô Seigneur des immenses univers ! Béni soit Ton Prophète bien-aimé ; se répandent sur lui Ton salut et Ta Paix ! »

Doucement on frappa à la porte branlante ; des voix chaudes et graves chuchotaient dans la nuit, dans la nuit de l'hiver au ciel lugubre, inquiétant et couvert... Du boutiquier la femme en couches, brisée par la misère, reconnut simplement ces voix bien familières...

El-Menzah VII, café Latîf, le 23 septembre 1989

## LE RÊVE DE L'OISEAU

Le bel oiseau s'éloigna de la cage où prisonnier il était, voilà bientôt un an. Depuis voilà un an dans sa cervelle grosse comme un pois chiche rampait tout doux la grande évasion. Comment faire ? Comment faire ? ressassait cet oiseau encagé. Notre oiseau soupirait car l'oiseleur de grains de mil et de blé l'engraissait et de figues kabyles grosses comme poings l'oiseleur gavait le bel oiseau en cage.

Notre oiseau était triste et voulait s'envoler de sa cage très loin, là-bas, là-bas, très loin et revenir au creux de l'olivier hautain, de l'olivier témoin de sa naissance heureuse. L'oiseleur aimait le bel oiseau ; la cage qu'il avait dorée brillait au soleil et même la nuit quand dansaient les étoiles au fond du firmament lointain.

L'oiseau était bien triste et voulait s'envoler de sa cage très loin ; les grains de mil le dégoûtaient et les poignées d'orge et de blé et les grosses figues kabyles suspendues au perchoir.

Dans sa cervelle grosse comme un pois chiche s'allumait le rêve, le rêve de l'évasion. L'oiseleur était brave et même généreux et aimait follement son bel oiseau en cage qui chantait, qui chantait à plein gosier et l'oiseleur dansait au rythme des chants de l'oiseau encagé. Les chants du bel oiseau contaient sa profonde douleur. Ignorant, l'oiseleur chantait et dansait et chantait et dansait. « Qu'on ajoute encore du mil à mon bel oiseau chanteur ! »

Encore du blé, de l'orge et des figues kabyles suspendues au perchoir près du plafond de la cage. Brave et naïf, l'oiseleur gavait son bel oiseau et le croyait heureux.

L'oiseau était bien triste et voulait s'envoler de la cage très loin, là-bas, là-bas, très loin et revenir au creux de l'olivier hautain, témoin de sa naissance ; il cessa donc de picorer dans les victuailles exquis triées par l'oiseleur sans cesser de chanter ; il chanta encore plus fort, il chanta encore plus fort ; un moment inquiet, l'oiseleur se remit à danser et rythma ses danses sur les chants de l'oiseau ; l'oiseau devint maigre, maigre à ne plus pouvoir marcher, mais il chantait toujours, il chantait à s'épuiser ; puis il s'enfla, il s'enfla et l'oiseleur ne vit rien. Un jour de vent et de pluie, aux champs alla l'oiseleur et du logis s'absenta ; le bel oiseau en cage redevint alors maigre comme un brin d'herbe sec et passa à travers le grillage repeint et tout doré.

L'oiseau s'envola, s'envola de la cage là-bas, très loin, là-bas, très loin et revint au creux de l'olivier hautain, témoin de sa naissance.

El-Menzah VII, café Latif, le 25 septembre 1989

## LE PÈLERIN

Le pèlerin alerte revêt son cadroun de laine, s'appuie sur son bâton taillé par son grand-père dans un tronc d'olivier infesté de vipères. Il quitte sa contrée sauvage et ténébreuse et laisse derrière lui sa tribu gaie, heureuse, enfoncée encore dans la glèbe poreuse.

Grave, le pèlerin s'appuie sur son bâton et délaisse parents et camarades qui s'opposent au voyage, mais il s'entête et saisit son bâton taillé par son grand-père dans un tronc d'olivier infesté de vipères.

--Le voyage sera long, tu risques de trépasser ; retarde ce voyage pour quand tu n'auras plus de dents et que tes cheveux seront tout blanchis comme flocons de coton !

La bave sur les lèvres, le pèlerin de répondre :

--Ô vous qui m'aimez, laissez-moi répondre à l'appel du Muezzin !

Le pèlerin alerte revêt son cadroun de laine, s'appuie sur son bâton taillé par son grand-père dans un tronc d'olivier infesté de vipères. C'était au crépuscule avant l'appel du muezzin à la prière du Coucher.

L'ablutoire est loin, il y va d'un pas sûr et fait ses ablutions. Il regarde le ciel et prend la route de l'Orient. Il a négligemment jeté sur le dos un sac en toile de jute à sept endroits rapiécé, quelques galettes de pain d'orge cuites par sa sœur. Une gourde en peau de chèvre lui pend lourdement sur l'épaule.

À pas lents, mesurés marche le pèlerin avec aux pieds une paire d'escarpins noués aux chevilles par des lacets usés. Il laisse derrière lui sa contrée sauvage et ténébreuse, il laisse derrière lui sa tribu gaie, heureuse.

Il marche lourdement comme s'il s'arrachait les pieds à la route qu'un esprit facétieux et méchant aurait de glu humectée.

Le pèlerin alerte sent comme de lourdes mains se poser sur son dos pour arrêter sa marche. Lourdement, lourdement il marche. En vérité, il marche encore dans la contrée sauvage et ténébreuse et ses pieds s'engluent dans la glèbe lourde et quelquefois mouvante.

Au bout de plusieurs semaines s'éclaircissent les ténèbres ; en nage avance toujours le pèlerin ; le chemin monte et les pas s'allègent, la lumière apparaît timide et clignotante ; d'une voix suave et haletante, il récite le verset de l'Escabeau et la Sourate Première et celle de la Sincérité<sup>6</sup>.

La route monte, monte toujours et le pèlerin la suit avec ardeur, le pas plus léger que jamais. Les ténèbres se

---

<sup>6</sup>-Le verset de l'Escabeau (Coran, II, 255) est considéré comme le verset le plus élevé (Sinam) du Coran ; de l'avis de tous les savants, il possède des vertus talismaniques ; quant à la Sourate Première dite la Fatiha, elle est incontestablement la sourate la plus importante du Coran (I) puisqu'on la récite à toutes les prières ; toute prière pratiquée d'ailleurs sans la Fatiha est invalide. La sourate de la Sincérité (Coran, CXII) affirme et souligne l'unicité du Seigneur Allah et revêt ainsi une grande importance.

mettent franchement à blanchir et sous les flammes fondent comme cire ; la lumière perd encore de sa timidité ; le pèlerin avance avec plus d'ardeur ; il est léger, léger comme zéphyr ; il sent sur le dos comme des mains se poser pour le pousser de l'avant, le pousser, le pousser toujours. Il a oublié le jour de son départ. Il sent maintenant que son voyage expire et touche à sa fin. La lumière l'inonde ; où sont donc ces ténèbres qu'il a laissées là-bas dans sa contrée sauvage et ténébreuse ? Où sont donc ces ténèbres qui enveloppent sa tribu tout heureuse ?

Le pèlerin alerte et guilleret est inondé de lumière ; son bâton est lumière, son sac en toile de jute est lumière et son cadroun de laine et son cœur et son cœur.

El-Menzah VII, café Latf, le 25 octobre 1989



## LE MENDIANT ARROGANT

Le mendiant trébuche ; son corps est maigrelet ; sur sa canne il s'appuie et son dos est courbé ; de sa voix chevrotante il demande l'aumône.

D'un riche négociant à la porte il frappe. Le mendiant n'a plus honte ; il demande du lait de chèvre ou de vache ; peu importe ! du lait, dit-il, au riche négociant qui lui ouvre la porte de sa demeure splendide.

Le riche négociant lui apporte du lait, un bol de lait tout chaud qu'avale le mendiant qui s'essuie la bouche du revers de la main et s'en va clopinant sans dire un seul mot tendre.

Le mendiant arrogant trébuche sur sa canne et s'en va demander l'aumône au vizir. À la porte d'une maison flanquée de quatre tours il s'arrête haletant et demande à manger. C'est le vizir lui-même qui lui ouvre la porte ; il appelle ses valets et ses valets apportent une vaste terrine remplie de couscous succulent, tout fumant, tout fumant jusques aux bords. De sa main tremblante et de ses doigts nerveux, le mendiant s'empiffre du couscous succulent et s'essuie la bouche du revers de la main et s'en va clopinant sans dire un seul mot tendre.

Le mendiant tout rogue trébuche sur sa canne et, d'un pas décidé, enfile en marmonnant la grand-rue qui mène au sérail du Vizir des vizirs ; il demande un habit de satin

chatoyant et des sandales de cuir cousues là-bas, là-bas, au pays du Fleuve Bleu.

De ses mains tremblantes, avec ses doigts nerveux, il endosse l'habit, chausse les sandales que le Vizir des vizirs lui a fait apporter, s'essuie la bouche du revers de la main et s'en va clopinant sans dire un seul mot tendre.

Le mendiant arrogant trébuche sur sa canne et, d'un pas chancelant à cause de ses sandales, marche prudemment vers le palais du roi entouré d'un ruisseau et d'un mur à merlons et créneaux. Un dôme étincelant qu'on voit à sept lieues ; la garde monte sur le palais du roi.

De sa canne noueuse sur laquelle il s'appuie, le mendiant arrogant frappe à la porte du roi et demande un cheval et une épée dorée. C'est le roi lui-même qui ouvre le portail : « Ô écuyers, venez ! Qu'on amène au mendiant l'un de mes beaux coursiers ! Un destrier calme et sage ! Voici une épée que feu mon père m'a léguée ! Voici ce heaume, ce haubert et ce bouclier quoique lourds pour toi ! Es-tu alors content, content, ô mendiant qui passes ? »

Aussi muet que carpe, il s'essuie la bouche du revers de la main et s'en va enfourchant le coursier et fourrant l'épée offerte par le bon roi et de sa main tremblante et gauche il s'en va conduisant le destrier mettant bouclier, heaume et haubert dans sa hotte et le mendiant tout rogue galopa vers l'horizon lointain sans dire un seul mot tendre.

## LES CONVIVES

Les convives s'assoient sur la natte élimée de la taverne éclairée par une lampe à huile. Ils sont venus ce soir, comme chaque jeudi soir pour se griser de vin ; encore de ce vin capiteux créé avant la vigne. Avant même d'être nés, ils ont toujours bu ce vin qui chante. À partir du Pacte<sup>7</sup> ils l'ont bu, ils l'ont bu et les voici aujourd'hui enivrés.

Peu nombreux les convives et la taverne est grande. Leur vin n'est pas le vin que boivent les vulgaires ; il s'écoula du Pressoir qui devança le Temps. Oh, ils l'ont toujours abondamment bu ce vin étranger à la vigne.

Marchent-ils ces convives, tu les vois tituber. Leurs yeux exorbités semblent ne rien voir que l'Unique Échanson qui créa le vin pour Ses amis dévoués. Les convives sont ivres ; par tout temps, ils sont ivres ; ils regardent sans voir et écoutent sans entendre. Ils ne voient et n'entendent que l'Échansen Unique qui pour eux créa ce vin qui chantonne dans leur tête et leur cœur, ce vin tout purifié par l'Échanson Unique afin d'être servi aux commensaux fidèles.

L'Échanson est Unique et unique le vin car sorti du Pressoir qui devança le Temps. L'Échanson Unique a choisi le Pressoir, le Vin et Ses amis.

---

<sup>7</sup> -Les soufis affirment que le Seigneur Allah a conclu un pacte (Mithaq) avec Ses serviteurs bien avant la création des mondes : « Ne suis-Je pas votre Maître ? » « Si ! Tu l'es assurément. » Coran, VII, 172

Ô ce vin qui chantonne et grise les convives ! Ô ce vin qui chantonne et leur tête emplît de lumière créée avant Cynosura !

Les convives se lèvent sur la natte élimée de la taverne éclairée par une lampe à huile. Ils ont bu et rebu et reboivent toujours le vin sorti du Pressoir qui devança le Temps.

En ce jeudi soir d'automne où se poussent et se bousculent les troupeaux noirs du ciel est zébrée la taverne de lumière qu'irradient les têtes des commensaux en fête. La coupe de cristal remplie de vin sans âge a tourné cent fois, a tourné mille fois : de l'Échanson Unique les amis ont bu et se sont enivrés. Ils n'ont jamais vu que Lui et que Lui entendu et le Vin et l'Ivresse ont cessé d'exister.

Les convives se lèvent sur la natte élimée. Leurs regards sont mouillés. Cheveux ébouriffés, debout et en cercle chantonnent les convives à voix graves et chaudes ; lentement ils chantonnent et balancent leurs corps. Mouvements de piston, mouvements de pendule. Les convives haletant et en cercle chantonnent : « Seigneur ! ô Seigneur ! Ton amitié nous briguons. Les mondes par Toi Seul créés, nous les avons répudiés ; Seigneur ! ô Seigneur ! veuille être notre seul Bien-Aimé ! Le monde du Témoignage et le monde du Noumène et ce qui a du prix aux yeux des vulgaires<sup>8</sup> nous les avons répudiés ! nous les avons répudiés ! Seigneur, ô Seigneur, nous sommes ivres grâce au vin purifié que Tu as fait couler du Pressoir qui devança le Temps. Seigneur ! fais, Seigneur

---

<sup>8</sup> -Sens latin vulgaris : les communs, le peuple...

que nos langues Te louent et nos cœurs et nos tréfonds  
profonds ! Seigneur, ô Seigneur ! éteins-nous en Ton  
Amour, éteins-nous à nous-mêmes et en Toi par tout ce  
qui T'est cher : Ton Essence Sanctifiée et Tes Noms-les-  
Plus-Beaux ! »

El-Menzah VII, café Latîf, le 28 novembre 1989



## LA CITÉ IDOLÂTRE (I)

La phalène tressaute aux rayons timides des étoiles et pleure la libellule en froissant ses ailes. Les étoiles s'allument une à une, elles flamboient et éclairent le ciel peuplé de chauves-souris.

Un homme marche courbé, tout seul dans la nuit ; sur son dos voûté, il porte un baluchon sur les bords ridé ; cet homme, on le dit fou.

L'homme marche dans la nuit en rasant les murs de la cité déserte. S'endort la cité quand le soleil s'occit. Tôt l'on se couche et tôt l'on se réveille pour voguer sur la mer ou y jeter des nasses. Les hommes de la cité qu'à la mer ne pensent, qu'à leurs nasses, qu'à leurs barques, qu'aux filets, qu'aux poissons.

Depuis plus de mille ans, l'antique cité marine vénère l'océan qui lui donne à manger.

Au début de chaque année, l'antique cité marine, bigarrée et en liesse égorge une génisse et l'offre à l'océan. Au début de chaque année on retire les barques ; sur le sable on les couche et l'on allume un feu qui monte jusqu'au ciel et l'on chante et l'on danse autour du feu sacré allumé en l'honneur de la mère nouricière.

Au début de chaque année l'antique cité marine vient chanter et danser sur le bord de la mer et lui dédie agapes, ripailles et bonne chère.

En ce début d'année, l'homme traité de fou, a jeté sur le feu allumé par le plus vieux marin en ce jour solennel, une cruche d'eau remplie et marmonna quelque chose que personne ne comprit donc jamais. L'haleine suspendue, l'antique cité marine crut vraiment que le ciel sur elle s'abattrait, que la mer en courroux jetterait ses vagues indomptables et terribles sur ses murs tout dévers.

Affolé, on courut protéger la génisse qu'on allait égorger. On gifla l'homme traité de fou, on le frappa jusqu'au sang et l'on ralluma le feu dédié à la mère nourricière.

Les joues ensanglantées, l'homme battu prit alors son baluchon sur les bords ridé et se mit à marcher tout seul dans la nuit laissant loin derrière lui la cité idolâtre.

La phalène tressaute toujours aux rayons timides des étoiles et pleure toujours la libellule en froissant ses ailes. Les étoiles s'allument une à une, elles flamboient et éclairent encore le ciel peuplé de chauves-souris.

El-Menzah VII, café Latîf, le 28 novembre 1989

## LA CITÉ IDOLÂTRE (II)

L'homme traité de fou par ceux de sa cité marche seul dans la nuit qu'éclairent les étoiles. Il porte sur le dos fatigué et vieilli son baluchon ridé qu'un gamin a troué.

Derrière lui s'amuse follement la cité païenne. Derrière lui est offerte la génisse égorgée aux ondes océanes ; depuis l'aube rougeoyante grandit le feu allumé et se hisse au bord de la Pléiade pour embrasser le ciel et honorer la mer.

Derrière lui, le feu sacré autour duquel on chante, autour duquel on danse et on loue dans la liesse la mer nourricière. Derrière lui disparaît la cité dans la nuit et ses bruits coufus parviennent encore à l'homme qui préfère l'exil.

Depuis l'âge où il était encore enfant, il répétait aux marins de l'antique cité que les feux allumés, les génisses égorgées et leurs chants et leurs danses des blasphèmes étaient, des blasphèmes lancés à l'Unique Nourricier.

Les rudes habitants de l'antique cité le traitèrent de fou et même le lapidèrent car dans leurs livres écrits par leurs ancêtres il est dit que la mer est leur mère nourricière. Or les marins de l'antique cité vénèrent la mémoire de leurs lointains aïeux.

Mais voilà que cet homme au cerveau dépravé et embrumé voulait les dévoyer ; il leur parlait de choses étranges que nul ne comprenait.



## L'INFIDÈLE

Je pleure de douleur et clame ma souffrance et j'erre tout effaré par steppes et par oueds ; mes yeux se sont fermés sous l'assaut de l'hôte de la nuit. Je pleure de douleur car je suis l'infidèle qui trompe son Bien-Aimé. L'hôte de la nuit obscurcit mes prunelles et cousit mes paupières.

Je pleure de douleur et clame ma souffrance car l'hôte de la nuit m'a jeté dans l'errance ; de ses mille béliers obstinés et surnois il défonça les portes de mes yeux chancelantes et du noir de la nuit les couvrit méchamment.

Quand notre coq rouge à l'aurore chanta, quand mes yeux ténébreux recouvrèrent leur lumière, de ma couche je sautai et sus que je trompais mon Seul Bien-Aimé. Du sablier le sable fin s'écoula, longuement s'écoula et l'amoureux félon sur sa couche s'enroula. Ose-t-il ? Ose-t-il son amour clamer, le serviteur félon qui se laisse séduire par l'hôte de la nuit ?

Je pleure de douleur et clame ma souffrance car l'hôte de la nuit a séduit mes paupières, mes yeux enténébrés. Ma langue revigorée par la dive Souvenance fut longuement liée car l'hôte de la nuit caressa mes prunelles et obscurcit mes yeux.

Oserai-je clamer encore mon amour pour Toi, ô mon Bien-Aimé ? Je ne sais plus compter les visites fréquentes de l'hôte de la nuit qui venait caresser mes prunelles et obscurcir mes yeux.

Ô mon Bien-Aimé ! j'aurais aimé être un oiseau qui chante et célèbre Ta louange ou plutôt une fleur, un arbre, une étoile car tout ce que je vois et ce qui m'est caché chante Ta gloire sans jamais se laisser séduire par l'hôte de la nuit ; les rocs qu'on dit et qu'on croit durs, les montagnes noircies, la steppe immense et nue et la lointaine Pléiade, l'Océan en tumulte et l'oued qui gronde en période de rut et le grand caroubier ombrageux et feuillu, l'olivier millénaire qui pousse dans nos contrées et ce petit ver de terre qui rampe et la luciole qui allume sa lampe durant les nuits frivoles, oui, tout ce qui vit et ce qui est inerte, dans le ciel les anges, sur terre les djinns alertes chantent, chantent Ta louange , ô mon Seul Bien- Aimé !

Je pleure de douleur car je suis l'infidèle qui trompe son Bien-Aimé en laissant l'Hôte Noir obscurcir ses prunelles.

Le cantique de l'amour, qui ne l'a entendu parmi les amants de l'Aimé ? Où que j'aïlle, où que j'aïlle toujours, le cantique de l'amour me caresse l'oreille ; ô mon Bien-Aimé ! dans la mer profonde je voudrais tant plonger et onde devenir qui chante Ton amour ; ô je vois un pigeon qui roucoule et Te chante et des ondes profondes que hante ce goujon.

Je pleure toujours de douleur car je suis l'infidèle qui trompe son Bien-Aimé. L'hôte de la nuit obscurcit mes prunelles et j'erre comme un fou par steppes et par oueds.

El-Menzah VII, café Latif, le 4 octobre 1989

## L'AMOUREUX

Je puis dormir maintenant que le dard de l'Amour m'a transpercé le cœur ; les hommes fuient la douleur mais moi, je la cherchai car je savais que cette douleur née du dard de l'Amour est la voie qui conduit jusqu'à Lui.

Je puis dormir maintenant que mon cœur transpercé goûta à la saveur de l'Amour ; mais peut-il vraiment dormir celui qui but à la coupe remplie du Vin, de l'unique Vin que donne la Vigne plantée avant la création du Temps ?

En vérité, en vérité, je ne puis dormir maintenant que mon cœur s'est rempli d'ivresse. Ô l'ivresse que procure Son Amour vous fait danser à plein le corps et chanter comme un rossignol perché sur un amandier en fleurs !

Mon cœur saigne et chante ma langue des odes à l'adresse du Bien-Aimé. Ô frères qui dormez si lourdement, n'avez-vous pas honte ? Vous prétendez servir le Bien-Aimé et votre sommeil vous trahit ; le serviteur fidèle et dévoué attend que son maître lui ordonne de s'endormir. Levez-vous, ô frères et quittez vos couches pour L'invoquer ! Mon cœur saigne, une liqueur qui sent l'encens se répand dans mes entrailles et va m'embaumer la bouche ; ô frères ! ne la sentez-vous pas ? Mon cœur saigne ; quittez donc vos couches ! De mon cœur s'écoule une odeur de benjoin et se répand au loin, au loin...

Sur ma couche je ne puis m'allonger ; le feu me brûle et ma tête est ardente. Mon seul remède est L'invoquer

toujours, L'invoquer toujours car la souvenance apaise le feu de mes entrailles.

Parmi mes frères couchés sur les nattes élimées de la zawiya je L'invoque et ma langue est vive ; ô que la flèche de Son Amour est douce !

En vérité, en vérité, je ne puis dormir maintenant que mon cœur a bu à la coupe de l'Amour ; oh ! je n'envie plus les rossignols qui chantent Ses louanges sur les amandiers en fleurs ni les bergers allègres qui jouent des flûtes parmi l'haleine du matin qui se joue de la marjolaine et du thym ni les menus fretins qui fulgurent dans l'onde pure ; oh ! de tout cela je n'ai plus cure, je n'ai plus cure...

Mes frères sont couchés sur les nattes élimées de l'antique zawiya ; en vérité, en vérité, ils ont passé la nuit jusqu'à l'aurore à invoquer le Bien-Aimé et les voici alors exténués et moi seul, parmi mes frères assommés par la fatigue, accroupi, me tournant vers la Qibla, j'invoque mon Bien-Aimé ; se sont éteints mes bras et mes jambes repliées ; rien n'existe vraiment plus. Seul le Bien-Aimé avec Son Nom Suprême. Ô frères ! j'ai perdu jusqu'à mon nom pour me souvenir du Nom et mon être j'ai perdu pour m'immerger dans l'Être. Ô frère ! je suis éteint, je suis éteint. Mille voiles se sont déchirés. Où étais-je, Seigneur ? Sur les ailes légères de l'Amour j'étais transporté vers un océan de lumière, vers un océan de lumière...

La voix qui jaillissait de mon gosier (jaillissait-elle de mon gosier ?) clamait toujours en une longue incantation: Allah ! Allah !...

El-Menzah VII, café Latîf, le 25 octobre 1989



## LA PERTE DE LA SOUVENANCE

Les hommes du village s'affairent et courent à leurs besognes et moi je pleure avec ces vers parmi eux en silence. Notre voisin de droite était brisé par les ans qu'on disait très nombreux ; mais drapé dans sa belle djebba<sup>9</sup>, notre voisin sur sa canne appuyé trottait à travers les rues sombres du village fiévreux. Il allait à ses champs que lui seul savait compter, il allait caresser ses olives juteuses et de ses propres mains effriter les mottes insoumises jetées près des sillons par le soc de l'araire.

Le poids lourd des années qu'on disait très nombreuses écrasait l'échine de notre voisin de droite qui trottait en tremblant. Sa belle djebba et son turban tout blanc et sa canne d'ébène lui prêtaient une allure de lutin sorti d'un bois lointain.

Les hommes du village s'affairent et courent à leurs besognes et moi je pleure avec ces vers parmi eux en silence. Notre voisin de gauche avait la fleur de l'âge ; ma mère a toujours dit qu'il était plus que sage car notre voisin de gauche, que le ciel fût serein ou couvert de nuages, vaquait constamment à travers la bourgade. Ses boutiques étaient nombreuses, murmuraient ses voisins et sa femme était heureuse avec ses neuf bambins. Notre voisin de gauche était vif, il marchait d'un pas sûr, surveillait ses hommes et comptait son argent ; depuis quarante années il surveillait ses hommes et comptait son argent qu'il ne

---

<sup>9</sup> -Vêtement (fait de coton, de gabardine, de toile légère...)très ample, à manches larges et courtes, la djebba est le costume traditionnel d'été que portent encore bien des Tunisiens nostalgiques du passé.

savait plus compter ; peut-on compter les grains de sable du désert ? disaient les moins loquaces.

Notre voisin de gauche, vêtu comme un Roumi<sup>10</sup>tenait jalousement une sacoche de cuir ; le regard égaré, terne, furtif, il marchait, marchait toujours d'un pas sûr et pressé comme un homme traqué, comme un grand fugitif.

Les hommes du village s'affairent et courent à leurs besognes et moi je pleure avec ces vers parmi eux en silence. Notre voisin de devant « avait perdu son père » avant qu'il ne fût né. Sa mère l'avait choyé comme on choie orphelin qui hérite d'un esquif et de quelques filets.

L'orphelin a grandi et il devint marin malgré sa mère en deuil car, racontait-on dans le village côtier, la mer traîtresse engloutit son père, un jour où le ciel cracha toute sa colère et violemment gifla la mer qui l'insulta et la mer à son tour gifla le frêle esquif qui vomit sans tarder le vaillant pêcheur. Pacte étrange : le ciel en colère et la mer en furie se liguèrent contre l'homme impuissant. Sa veuve chaudement le pleura, le pleura le village.

Le marin aujourd'hui est souvenir lointain et son fils obstiné choisit d'être marin... et bientôt de la mer il eut vite raison, des tonnes de poissons chaque jour il pêchait. Il courait sur la côte et regardait ses barques que ses hommes couchaient sur le sable et les algues. Le soir, il observait le ciel et scrutait les étoiles et disait à ses hommes : douce sera la mer, demain allez pêcher !

---

<sup>10</sup> -Étymologiquement, habitant de Rome : Romain, Byzantin, Français, Européen...

Notre voisin de devant possède une armada de barques à présent et ses poissons amoncelés chaque jour accaparent son cœur.

Les hommes du village s'affairent et courent à leurs besognes et moi je pleure avec ces vers parmi eux en silence.

Notre voisin de derrière était maître de kouttab<sup>11</sup> ; aux enfants à lui confiés il apprenait le Coran, mais il mentait sans vergogne et blasphémait contre Dieu. Ses élèves chuchotaient même qu'il se moquait du Livre-Saint, des prières et du jeûne.

Les hommes du village s'affairent et courent à leurs besognes.

Notre voisin de droite adorait ses oliviers, ses olives et ses huiles et notre voisin de gauche comptait, comptait son argent qu'il ne savait plus compter. Notre voisin de devant, la mer et les poissons que recèle la mer accaparaient son cœur et notre voisin de derrière du Très-Saint se moquait.

Voilà pourquoi je pleure avec ces vers parmi eux en silence ; les cœurs sont emplis de choses évanescentes ; ô vous qui êtes sages, montrez-moi ceux qui ont gardé la souvenance du Bien-Aimé ! Voilà pourquoi vous me voyez pleurer avec ces vers parmi ces hommes séduits par le faste néfaste de la vie de ce monde, voilà pourquoi vous

---

<sup>11</sup> -École traditionnelle où l'on apprend le Coran et quelques rudiments de la langue arabe (pour les enfants de moins de 6 ans car les écoles publiques prennent largement le pas sur les kouttabs).

me voyez pleurer dans mon cœur en silence : Oh ! on a perdu la Souvenance ! on a perdu la Souvenance !

El-Menzah VII, café Latîf, le 5 octobre 1989

## **VERS MYSTIQUES**



## **JE SIFFLAI CE MATIN**

Je sifflai ce matin en palpant une rose  
Et chantai doucement , mon cœur gai avait lui ;  
Plus de pique il n'avait et mon sang vif et rose  
A juré de ne plus bouillonner que pour Lui.

Je sifflai ce matin dans le vent tout exprès ;  
Mon cœur était léger, il battait à se rompre ;  
Les rossignols chantaient perchés sur les cyprès,  
Les pigeons roucoulaient deux à deux sous un pampre.

Je sifflai ce matin en me roulant sur l'herbe,  
J'étais fou de bonheur en invoquant Son Règne,  
Le Règne de l' Aimé est beau comme Son Verbe.  
La rive du Salut, fais Seigneur que j'atteigne !

Tunis, le 25 octobre, 1989 (à midi)

## LE VENT DOUX DU MATIN

Le vent doux du matin berce les fleurs des champs  
Et mon cœur sans rancœur est pris par la berceuse.  
Malgré moi, dans les rues de la ville orgueilleuse,  
Du revers de la main j'assassine mes chants

Car le vent du matin berce les fleurs des champs  
Et mon cœur sans rancœur est pris par la berceuse.  
Malgré moi, dans les rues, parmi ces gens méchants,  
Du revers de la main j'éteins ma larme heureuse

Car le vent du matin berce les fleurs des champs  
Et mon cœur sans rancœur est pris par la berceuse.  
Malgré moi, dans les rues, à pas lents, trébuchants,  
Du revers de la main je me cache à la Gueuse.

Le vent doux du matin célèbre Ses louanges  
Et mon cœur sans rancœur chantonne avec le vent  
Qui caresse les fleurs et chante avec les anges  
Mais les hommes souvent n'entendent rien souvent.

Hélas ! je marche seul dans la cité alerte  
Et muette à l'appel du Seigneur des sept cieux,  
Sourde aux chants célébrés par les anges gracieux,  
Par ce qui se meut bien, par ce qui est inerte.

El-Menzah VII, le 9 octobre 1989

## **ALLAH ! SEIGNEUR DES CIEUX...**

Allah ! Seigneur des cieux et Seigneur de la terre !  
Me voici au désert, me voici solitaire,  
Prosterné devant Toi, humblement je supplie  
Ta Majesté, Allah ! d'attiser ma folie,

Ma folie de T'aimer, d'obéir à Ta Loi  
Qu'édicte le Coran, la Sunna du Prophète !  
Que mon amour, Seigneur ! ait toujours bon aloi !  
Que pour Toi son zénith il atteigne à son faîte !

Qu'il emplisse mon cœur ! qu'il coule dans mes veines !  
Que mon sang le charrie ! que mon souffle l'exhale !  
Ah ! cet amour divin fera fondre mes peines  
Et pour moi éteindra ici-bas souvent sale !

Allah ! Seigneur des djinns et du haut sidéral,  
Tout en feu, je Te prie, Allah, Seigneur du monde,  
De semer dans mon cœur un amour général  
Pour ce qui est ici, qu'il soit beau ou peu monde !

À vrai dire, Allah Dieu ! je suis las, solitaire  
Car mon chef craquelé fait que j'erre sans âtres,  
Que j'implore pardon pour tous ceux de la terre,  
Pour tous ceux qui ont foi, les piteux idolâtres.

Depuis que je connais mon Seigneur et Sa Grâce,  
De mon cœur en vigueur j'ai chassé la rancœur,  
Je guerroyais mais ma guerre a pour cible Sa trace.  
Béni soit mon Seigneur qui éclaira mon cœur !

El-Menzah VII, le 26 septembre 1989

## VOICI MOI CŒUR

Voici mon cœur par Toi policé et mon âme  
Par Ta Main modelée et mon corps tout agile.  
Le monde, ô mon Seigneur ! ne vaut pas un césame,  
Puis-je ne pas T'offrir ma carcasse d'argile ?

Et voici ma demeure et mon livre tout neuf  
Que j'ai payé hier par le prix de mon sang.  
Le monde, ô mon Seigneur ! vaut-il vraiment un œuf ?  
Puis-je ne pas T'offrir ma vie qui en vaut cent ?

Et voici les cent fleurs que ma main a choisies  
Dans les champs d'oliviers du village natal.  
Le monde, ô mon Seigneur ! a des odeurs moisies.  
Puis-je ne pas T'offrir mes pensers de cristal ?

Et voici mon plumier, mon crayon et mon encre  
Pour tracer Ton Saint-Nom, ô Saint Roi des Orient.  
Le monde, ô mon Seigneur ! est un immense chancre.  
Puis-je ne pas T'offrir mes printemps souriants ?

Seigneur, voici mes pleurs et le feu qui flamboie  
Dans mon sang qui tarit et mon cerveau qui bout.  
Le monde, ô mon Seigneur ! est un chien qui aboie.  
Puis-je ne pas T'offrir ce corps encor debout ?

Ô Allah ! ô Seigneur des cieux et de la terre,  
Me voici revenu vers Toi d'un pas léger.  
Le monde, ô mon Seigneur ! me rend triste et m'atterre.  
Puis-je ne pas T'offrir ce corps moins engagé ?

Voici l'or et l'argent, ô Allah Tout-Puissant !  
Légués par mes aïeux ; voici mes émeraudes !  
Le monde, ô mon Seigneur est bâti dans le sang.  
Puis-je ne pas T'offrir tous mes chants et mes odes ?

À vrai dire, Allah Saint ! je suis nu comme un ver  
Et n'ai rien à manger même pas deux amandes.  
À Toi l'or et l'argent de l'été, de l'hiver...  
Je rougis, ô Allah, de voler mes offrandes.

Pardonne onc au voleur qui usurpe Tes dons,  
Les fait siens sans rougir et se les approprie,  
Ô Allah ! ô Seigneur ! accorde Tes pardons  
À l'esclave insoumis qui T'adore et Te prie !

El-Menzah VII, le 2 octobre 1989

## **JE VEUX MARCHER CE SOIR...**

Je veux marcher ce soir et errer çà et là,  
Parmi les oliviers endormis et rêveurs.  
Je veux goûter ce soir aux exquises saveurs  
Qui embaument les cœurs de ces hommes d'Allah.

Je veux errer ce soir sous le regard moqueur  
De ce ciel constellé, de cette lune blême,  
Invoquer comme un fou de Dieu le Nom Suprême  
Afin d'apprivoiser les élans de mon cœur.

À l'orée du village je veux errer ce soir,  
Courir comme le vent qui souffle sans attendre  
Et clamer Son Nom Saint pour qui pourrait entendre,  
Promener avec moi où que j'aie encensoir.

Je veux marcher ce soir, errer, vagabonder  
Ainsi que le zéphyr qui caresse la figue,  
Je veux errer ce soir et chasser la fatigue  
Qui fait ployer mon cœur d'ici-bas tout bondé.

Je veux aller ce soir après la souvenance  
À l'antique mosquée de cette zawiya  
Pour invoquer Ton Nom, Seigneur ! alleluia !  
Trucider en mon cœur ce serpent de l'Errance.

El-Menzah VII, café Latîf, le 6 octobre 1989

## **LE NOBLE NOM**

Le Nom Noble et si doux me berce et me transporte  
Sur l'aile du zéphyr qui joue avec la mer.  
Oh ! cette odeur putride au goût lourd et amer,  
Le Nom Noble et si doux me l'a mise à la porte.

Le Nom Noble et si doux est l'hôte de ma langue,  
Il y est bien ancré depuis bientôt sept ans ;  
Ma langue est embaumée, mon cœur vif (sans autans)  
Jura de L'invoquer pour dissiper sa gangue.

El-Menzah VII, le 6 octobre 1989

## **J'AI PLEURÉ**

J'ai pleuré ce matin en traversant la ville ;  
Les gens couraient fiévreux allant à leur négoce.  
Sur la place publique un vieux lubrique, agile  
Regarda goulûment une femme et son gosse.

J'ai pleuré ce midi en mangeant une croûte.  
Je revoyais encor ce vieux concupiscent  
Courir devant la femme et lui barrer la route  
Pour la prendre en ses bras comme un adolescent.

J'ai pleuré cette nuit en regagnant ma couche  
Car la vue de la femme attaquée m'est amère  
Et de son fils en pleurs au regard blanc qui louche  
Vers le vieux aux yeux fous qui violentait sa mère.

J'ai pleuré cette aurore et pleuré tout l'hiver,  
Je suis tout effrayé de voir la gent tout ivre  
D'argent et de sang chaud, de chair et du fruit vert.  
Mon cœur pleure toujours pour ces cœurs faits givre.

El-Menzah VII, café Latîf, le 10 octobre 1989

## J'AI QUITTÉ MA PATRIE

J'ai quitté ma patrie sur l'ordre du Très-Sage  
Et me voici vivant parmi des gens étranges :  
Ils s'affairent la nuit en couvrant leur visage  
Et pissent sur les blés entassés dans les granges.

Dans mon cœur en douleur il pleut des hallebardes  
De sang fumant jailli des êtres qu'on abat.  
J'ai quitté ma patrie qui compte mille bardes  
Qui vous chantent l'Amour qu'on a mis sous le Bât.

J'ai quitté ma patrie sur l'ordre du Puissant  
Et me voici tout seul parmi des hommes sombres,  
Invisibles de jour, mais fiévreux, agissant  
Toujours étrangement quand s'étendent les ombres.

Dans ce pays étrange où règnent les ténèbres  
Je me trouve éperdu, frissonnant, aux abois,  
Sous l'aile de mes nuits j'entends les voix funèbres  
De ces hommes sournois qui courent dans les bois.

J'ai quitté ma patrie, sur l'ordre du Vivant.  
Me voici étranger à ce peuple insoumis  
Qui ne sort que de nuit et danse avec le vent  
Sur des rythmes fougueux qui n'ont jamais d'amis.

Leurs femmes toutes nues portent des couffins d'orge,  
Leurs gosses desséchés s'accrochent à leur maman.  
Assis sur mon séant me tenant par la gorge,  
J'arrête mon haleine, on s'arrête un moment.

Puis la danse reprend enfiévrée, plus violente ;  
Les femmes au corps flasque et au sein ramolli  
Brûlent l'orge charnue ; la danse turbulente  
De ce peuple de nuit me fait quitter mon lit.

À pas lents, attentifs je vais au corridor  
Et je vois, ô Seigneur ! faiblement mais je vois  
Tout ce peuple païen adorer le Veau d'Or  
Ramené par l'imam dans de pompeux convois.

J' ai quitté ma patrie et je pleure ma peine.  
Me voici esseulé dans ce pays sauvage.  
Ah, Seigneur, j'obéis à Ta Loi Souveraine ;  
Ô Seigneur de l'amant écourte onc le veuvage !

El-Menzah VII, café Latif, le 16 novembre 1989

## L'HOMME FORT

L'homme fort arrêta son âne et son mulet,  
À sa ceinture en cuir un sabre étincelant.  
Il bava, tempesta et cracha dans le lait  
Que l'hôte présenta dans un geste tremblant.

L'homme fort d'une main tenait l'âne craintif  
Et de l'autre poussait son mulet à l'œil vague.  
Il avançait criant, cet homme combatif  
Et brusquement jura brandissant une dague.

Les hommes du village, à l'ombre d'un cactus,  
Regardaient effrayés cet homme menaçant  
Dont la bouche mordait dans un méchant rictus  
Cette dague exhibée embaumée par du sang.

L'homme fort s'apprêtait à tuer la cité.  
Tous les gens *restés cois* regardaient en silence.  
Un insecte menu quitta sa cavité  
Et rampa vers celui qui chantait la violence.

Il rampa doucement mêlé aux grains de sable  
Et grimpa sur le pied du gaillard menaçant.  
Brusquement on a vu le garçon né du Diable  
S'écrouler sur le sol et baigner dans son sang.

El-Menzah VII, café Latif, le 21 novembre 1989

## LE CADI DE L'AMOUR

Le cadi de l'amour ce matin me manda,  
À ma porte on frappa, je sortis encore ivre  
Car je passai ma nuit à psalmodier le Livre.  
« Est-ce toi l'amoureux ? » l'huissier me demanda.

De ma voix enrouée, à l'huissier du cadi  
Je dis un faible oui, j'étais ce jour malade ;  
« Suis-moi donc, l'amoureux ! » dit-il de sa voix fade :  
« Le cadi nous attend, presse le pas, pardi ! »

Vif huissier du cadi parcourait d'un pas lesté  
Les rues de la cité et ses yeux furibonds  
Me disaient : « Amoureux, troque un pas pour deux bonds ! »  
Je marchais d'un pas lourd, je marchais sans un geste.

L'envoyé du cadi devant un grand prétoire  
Suspendit son haleine imitant le condor :  
« Souviens-toi, amoureux que le silence est d'or ! »  
Et poussa le portail. Un homme, une écritoire

Posée sur les genoux, m'attendait patiemment :  
« Est-ce toi l'amoureux ? » dit-il de sa voix grave.  
Je dis un faible oui. « Ton visage est-il hâve ?  
Ton œil enténébré ? Mais je sens qu'on me ment. »

Le cadi, sans bouger, devant son écritoire,  
M'assaillait de questions : « Qu'as-tu fait cette nuit ?  
As-tu bu et mangé ? Es-tu épris d'ennui ? »  
Le cadi poursuivait son interrogatoire...

Dans l'immense prétoire il n'était que nous deux.  
Je répondais confus et puis j'étais brisé.  
Le cadî s'emportait car il s'était grisé :  
« Qui du monde ici-bas ou de l'autre est hideux ? »

--Ô cadî de l'amour, les mondes j'ai éteint !  
Je ne vois plus que Lui ainsi que Sa Sagesse  
Et Sa Voix je L'entends, Sa Voix qui me caresse  
Depuis le firmament immense et très lointain

Et Son Regard, Sidi, enveloppe mon cœur,  
Le polit et l'affine, alors mon cœur miroite  
Et s'emplit doucement ainsi que coupe adroite  
Du breuvage divin qui occit la rancœur .

--Qu'on prenne onc l'amoureux ! cria le cadî fort,  
« Je suis sûr qu'il dit vrai, loin de lui le mensonge ! »  
Je m'éveillai soudain car je quittai mon songe.  
Ma gorge était nouée, je suais sans effort.

El-Menzah VII, café Latîf, le dimanche 26 novembre 1989

## **PARTOUT J'ENTENDS DES VOIX**

Partout j'entends des voix qui chantent Sa Louange :  
La rose épanouie, l'olivier ombrageux  
Et ce mulet têtu qui s'ébat dans la fange  
Et ce bel oiseau lâche, cet aiglon courageux.

Partout j'entends des voix qui célèbrent Sa Gloire :  
L'océan en tumulte à l'horizon lointain,  
Le goéland frileux qui tournoie sur la Loire  
Et l'armoise qui rampe et le thym brun hautain.

Partout j'entends des voix qui chantent Sa Sagesse :  
L'air sec de nos étés qui brûle ma bourrique  
Et le vent enragé qui souffle avec largesse  
Sur la steppe assoiffée et les Ergs de l'Afrique.

Partout j'entends des voix qui chantent Sa Puissance :  
Le firmament sans fond et là-bas ce volcan  
Qui menace et se tait et puis brandit sa lance  
Et vomit sur nous tous son souffle suffocant.

Partout j'entends des voix qui chantent Son Amour :  
Les champs fleuris, les prés, le coq blanc qui picore  
Les grains d'orge ou de blé sur le djebel Amour  
Et va de noce en noce et chante et chante encore.

J'écoute malgré moi l'immense Symphonie  
Et j'essaie de chanter le Seigneur à mon tour  
Mais je reste englué par un froid d'euphonie :  
Mes chants ne fusent pas qu'a piqués un autour.

Mon cœur est ténébreux et je suis l'infidèle  
Qui trompe sans rougir constamment son Amant,  
Sur ma tête pourtant, cette douce hirondelle  
A posé gerbe en fleurs et la robe en diamant.

El-Menzah VII, café Latif, le 6 décembre 1989

## ALI ET FATIMA<sup>12</sup>

Ali et Fatima étaient ce jour anxieux ;  
Hassan, leur fils aîné, en pleurs était malade.  
Ali et Fatima, l'œil tourné vers les cieux,  
Priaient Dieu et leur cœur battait donc la chamade.

« Allah ! Seigneur des cieux et Seigneur de la terre  
Nous T'adjurons, Seigneur, de guérir notre même ;  
Son corps maigre grelotte et il ne peut se taire  
Tant la fièvre le ronge et le mine et l'assomme.

« Seigneur, nous jeûnerons trois journées successives,  
Si Hassan de nouveau sourit et boit son lait  
Et, malgré ce simoun aux ardeurs successives,  
Égorgerons pour Toi, Seigneur, notre agnelet ! »

Hassan donc de nouveau sourit et but son lait  
Et ses cris emplissaient ses parents de bonheur ;  
Hassan nourri de lait n'était plus maigrelet,  
Ali et Fatima de bénir le Seigneur.

Le premier jour du jeûne Ali était assis  
Sur la natte de joncs achetée à Médine.  
Il avait devant lui un pain d'orge rassis,  
Fatima en silence attendait que l'on dîne.

---

<sup>12</sup> -Ali, cousin germain du Prophète de qui il épousa la fille benjamine Fatima. « Les justes qui accomplissent leurs vœux et craignent le jour dont les calamités s'étendront au loin, qui, quoiqu'eux-mêmes soupirant après le repas, donnent de quoi manger au pauvre, à l'orphelin et au captif. » Coran, LXXVI, 7-9.

Et voilà qu'à la porte une main très timide  
Frappa très doucement et Ali le Vaillant  
Vers la porte bancale alla d'un pas rapide :  
Un homme à moitié nu demande un sou vaillant.

Mais Ali était pauvre et n'avait pas deux sous.  
« Attends, frère en Allah, ne quitte pas la porte ! »  
Ali s'en retourna et tira de dessous  
La natte leur pain d'orge et au mendiant le porte.

Ali et Fatima rompirent à ce couchant  
Leur jeûne avec de l'eau putride de la cruche ;  
Dans leur ventre était bien le feu déjà méchant.  
Leur ventre bourdonnait semblable à une ruche.

Le second jour du jeûne Ali était assis  
Sur la natte de joncs achetée à Médine.  
Le soleil du couchant était alors occis.  
Fatima en silence attendait que l'on dîne

Et voilà qu'à la porte une main indécise  
Frappa très doucement, alors Ali le Preux  
S'y rendit fermement d'une jambe précise :  
Un petit orphelin avait le ventre creux.

Ali donc sans un mot retourna à sa natte,  
Retira la galette de pain d'orge rassis  
Puis alla prestement donner pain de pénate  
Au petit orphelin qui lui dit cent mercis.

Ali et Fatima rompaient donc en ce jour  
Leur jeûne encore avec de l'eau nauséabonde.  
Dans leur ventre le feu a choisi son séjour  
Taraudant leur gosier de sa main vagabonde.

La troisième journée du jeûne Ali attend  
Sur la natte de joncs achetée à Médine  
L'appel à la prière, il avait cinquante ans.  
Fatima en silence attendait que l'on dîne

Et voilà qu'à la porte une main hésitante  
Frappa très doucement et Ali l'Intrépide  
Vers la porte marcha d'une allure haletante :  
Un vieillard enchaîné courbé était livide.

Ali sans réfléchir prit alors leur galette  
Et l'offrit à cet homme enchaîné et brisé  
Et puis s'en retourna et s'assit sur la natte  
Pour ensuite avaler le liquide irisé.

Ali et Fatima à leur troisième jour  
Avec l'eau de leur cruche achetée à la Mecque  
Rompaient leur jeûne ainsi ; leur ventre comme un four  
Bouillonnait, crépitait et leur cerveau avecque.

El-Menzah VII, café Latîf, le 6 décembre 1989

## À LA PLACE ENFIÉVRÉE

À la place enfiévrée le magicien arrive.  
Depuis l'aube les gens l'attendaient. Ils sont las.  
De dessous sa djebba le sorcier sort la grive  
Dont la veille il parla et dit alors : « Voilà !

« Votre grive prenez, croyez en mon pouvoir,  
Ô gens de la cité dont la raison chancelle,  
Regardez dans les cieux ces astres se mouvoir  
Sous mon ordre impérieux ! Regardez ma ficelle ! »

Le magicien alors, de sa trop grande poche,  
Tira un noir ruban, mesura un seul rai  
De soleil à midi et de lui l'on s'approche  
Et la foule ébahie d'applaudir, d'admirer.

Le magicien rusé prit ensuite un plateau,  
Se plaça au milieu de la foule abusée,  
Appela un gamin et lui dit aussitôt  
De cueillir tout son prix de sa voix amusée.

De sa poche chacun retira un dinar,  
Le donna au gamin qui posait sur la tête  
Le plateau du sorcier entouré d'un zonnar<sup>13</sup>  
Puis chacun retourna chez soi après la quête.

---

<sup>13</sup> -Sorte de tissu dans lequel on se cache la tête ou le cou pour se protéger du froid.

Un homme illuminé, n'ayant rien au gamin  
Donné, pas un millime, appris à son village  
Que le sorcier malin en un seul tournemain  
A roulé la cité infidèle et volage.

El-Menzah VII, café Latif, le 21 décembre 1989